



Il préférerait les brûler

**Automne T. Morin,
Rose-Aimée**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ROSE-AIMÉE
AUTOMNE T. MORIN

STANKE

IL PRÉFÉRerait LES BRÛLER





**IL PRÉFÉRerait
LES BRÛLER**



DE LA MÊME AUTEURE

Ton absence m'appartient, récits, Stanké, 2019.

ROSE-AIMÉE
AUTOMNE T. MORIN

IL PRÉFÉRAIT LES BRÛLER

STANKE

Édition: Marie-Eve Gélinas
Coordination éditoriale: Pascale Jeanpierre
Révision et correction: Marie Pigeon Labrecque et Justine Paré
Couverture et mise en pages: Clémence Beaudoin
Photo de l'auteur: Julien Faugère
Illustration de la couverture: © Claude Raymond

Cet ouvrage est un récit autobiographique comportant une certaine part de fiction. Dans ce dernier cas, toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence.

Remerciements

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Financé par le
gouvernement
du Canada



Tous droits de traduction et d'adaptation réservés; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions Stanké, 2020

Les Éditions Stanké
Groupe Librex inc.
Une société de Québecor Média
4545, rue Frontenac
3^e étage
Montréal (Québec) H2H 2R7
Tél.: 514 849-5259
www.edstanke.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2020

ISBN: 978-2-7604-1269-9
ISBN EPUB: 978-2-7604-1274-3

Distribution au Canada

Messageries ADP inc.
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél.: 450 640-1234
Sans frais: 1 800 771-3022
www.messageries-adp.com

«Je suis parti de ma famille
Il ne faut jamais revenir.»

Jean Leloup

Table des matières

I: Quand le soleil jamais ne brille Quand le meilleur devient le pire

II: Et même si je pense à toi À toutes les heures de la journée

III: La plaine est morne sous la pluie Nuages bas, le temps est gris

IV: Je ne veux plus me battre avec toi Je ne veux plus me battre
avec toi

V: Et même si je pense à toi Jamais je ne reviendrai

Remerciements

I

*Quand le soleil jamais ne brille
Quand le meilleur devient le pire*



Il était étendu sur son lit d'hôpital depuis des jours, plongé dans un coma induit par des médicaments aux noms complexes.

J'étais sur un lit de camp, à sa droite, sous des draps rêches qui piquaient ma peau.

J'ai joui en silence, les yeux posés sur lui. Le plaisir comme une bouée.

J'ai joui pendant que mon père mourait.



Quand il a aperçu ma mère, il a tout de suite noté ses seins. C'est factuel, il me l'a souvent répété. Des grosses boules, même au milieu d'une foule, ça se démarque.

Elle avait quinze ans, lui, vingt de plus. Il animait le show de la Saint-Jean, elle participait aux festivités pour fumer du *pot* en cachette avec deux amies.

Il l'a recroisée après une décennie. Elle avait eu un enfant, une fille douce comme le printemps. Elle avait divorcé du père et croyait encore à l'amour.

Entre-temps, il avait abandonné un enfant. Un autre. Il savait recevoir l'amour, mais pas l'offrir.

Il l'a épousée. Son troisième mariage serait le bon, *right*?

Sur les photos, elle est magnifique. Ses cheveux roux encadrent le plus fin des visages. Un triangle menu plongé dans un halo incandescent. À ses côtés, il a l'air d'un mafieux. Le beau, là. Celui dans les films hollywoodiens avec lequel on coucherait même si on venait juste de le voir trancher le doigt d'un policier *undercover*.

Cheveux aux épaules en cascades de noir et de blanc, regard carnassier, mâchoires saillantes, bouche qui s'ouvre en une moue enivrée, mon père se révèle là où le magnétisme rencontre la dureté.

Je les comprends d'avoir toutes flanché, d'avoir tout enduré.



Faut qu'elle quitte la table, qu'il lui dit. Qu'elle aille plutôt manger aux toilettes, tiens.

Il ne le répètera pas. De toute façon, elle a bien saisi. Il veut qu'elle mange là où il pisse. Seule, comme elle mérite de l'être et de le rester. À dix ans déjà, elle n'a pas grand avenir, on le devine bien. Elle est trop là, pas assez attrayante, il sait pas quoi exactement, mais un truc cloche, il doit pas être le seul à s'en rendre compte, voyons?

Les nouveaux mariés occupent une maison qui a sans doute été belle, mais dont les murs sont aujourd'hui cernés de déception. Sur la table, il y a peu de choses. Dans les armoires, il n'y en a pas. Il ne travaille plus et ne compte pas le faire.

La voiture qui a été saisie, les voisins qui déposent de la bouffe devant la porte et cette enfant qui est là. Toute là. Elle le fixe en silence tandis que la colère monte. Qu'est-ce qu'elle veut de lui? Il ne lui doit rien. Il n'a pas demandé à se trouver dans la même maison qu'elle. Elle devrait se considérer choyée qu'il soit encore là. Il pourrait partir, il l'a fait souvent. En attendant, qu'elle soupe aux chiottes. Et qu'elle réfléchisse au quotidien minable qui lui colle au cul. Les solutions se trouveront pas d'elles-mêmes, OK?

Ma grande sœur se lève en pleurant.

J'ai deux ans et je ne fais pas de cas en la regardant se rendre aux toilettes avec son assiette.

«On peut-tu juste souper une fois sans se chicaner?»

Ma mère implore encore une fois une faveur qui ne lui est pourtant que rarement accordée.



Il a été animateur de quiz à une époque où on regardait la télévision. Il a connu du succès dans les années 1970, en a profité en masse, ne s'est privé de rien, s'est étioilé, et le *playboy* de Télé-Métropole est devenu vedette déchue. Il s'est retiré en région pour retrouver le village de ses parents, où il s'est fait vendeur. Le métier lui allait à ravir. Il avait une confiance à toute épreuve, une beauté cruelle et conservait son aura de personnalité jadis publique. Une recette explosive pour convaincre un Esquimau d'acheter un congélateur, diraient ceux qui croient encore que les Inuits gardent leur bouffe dehors. À quarante-huit ans, il se mariait avec ma mère. À cinquante ans, il devenait mon père. Et deux ans plus tard, il n'était qu'un cancéreux avec une espérance de vie de vingt-quatre mois.

Mon premier souvenir de la maladie, c'est la fois où il a déboulé les marches.

Je devais avoir quatre ans, mais l'image est claire. L'escalier est recouvert d'un tapis bleu. Il s'ouvre sur la salle à manger. La pièce est remplie de membres de la famille, on célèbre l'anniversaire de quelqu'un, mais je ne sais plus exactement qui.

Je suis en bas, je regarde Papa, magnifié par la contre-plongée. Mon cousin est sur ses épaules, il rit. La main de mon père glisse sur la rampe, puis se crispe soudainement. Ses doigts enserrant le bois, les ongles cherchent vainement une prise. Le bras gauche, lui, balaie brièvement le vide avant de tenter d'encercler le corps fragile de l'enfant qui, déjà, perd l'équilibre.

J'ai l'impression que la scène se déroule au ralenti.

Que ma mère court, mais très lentement, vers l'escalier. Que mon père s'effondre à une vitesse d'un centimètre-seconde, que mon cousin ne comprend pas qu'il va au mieux s'écraser contre les marches derrière lui, au pire se retrouver compressé entre elles et un quinquagénaire.

Ils tombent.

Le rythme reprend, brouillon. Il y a les hurlements des invités, ceux du bambin, ceux de Papa et à travers eux l'humiliation. Je suis trop jeune pour

nommer l'effroi, mais je reconnais déjà qu'il ne s'agit pas d'un accident normal, d'un truc bête qui surprend et dont on rit après coup. Je vois, dans les traits de l'homme que j'aime, un mélange de colère et de résignation.

Il ne peut plus descendre les escaliers avec un enfant. C'est trop dangereux. Il ne peut plus se fier à son corps.

Il va mourir.

Ce serait niaisieux d'emmener le petit dernier avec lui.

Je ne me souviens pas de l'annonce. Comme si le diagnostic de cancer s'était infiltré de lui-même chez nous. Une évidence, un nouveau membre de la famille. À cause de lui, mon père tomberait encore et, un jour, il ne se relèverait pas.

Si, ce jour-là, c'est moi qui devais le trouver, s'il fallait que nous soyons seuls à la maison, je n'aurais qu'à peser sur ces trois chiffres, dans cet ordre, sur le téléphone. Quelqu'un viendrait nous aider, lui et moi.

Et ce jour-là, ce sera demain. Ou alors le jour suivant.

Pourquoi t'as peur? Faut pas avoir peur, ma chouette. C'est la vie, comme on dit.

J'essaie de le cacher, mais je suis terrifiée. Je m'imagine découvrir son cadavre ou, pire, être témoin de sa mort. En fait, je m'imagine quotidiennement une pléthore de petites apocalypses et, entre mes cauchemars éveillés, je me donne pour mission de m'assurer de sa survie. Je ne prends aucune pause. Je suis de garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Dorénavant, je ne dors plus dans mon lit, mais sur un matelas posé à même le sol à côté du sien.

Il est trop haut pour que je puisse observer son torse se soulever, je dois me fier au son de sa respiration et aux draps qui se froissent sous les mouvements assoupis.

Chaque nuit, je le veille.



La maison se dévoile au détour du pont. C'est la première qu'on voit quand on passe la courbe. Une ancestrale oubliée à la beauté vaguement tragique. Sa galerie impressionne, mais ses lattes bleu pâle commencent à s'effriter. Le terrain est vaste, grossièrement entretenu, et surplombé par un drapeau du Québec hissé au bout d'un poteau.

C'est près de ce poteau que ma chienne attrape le rat musqué, convaincue que la bête fonce vers moi. Ma mère sort en vitesse sur le perron et me supplie de rentrer sans regarder derrière. Je ne verrai pas le carnage, courant rapidement vers les bras rassurants, mais je me souviendrai toujours de Blanche revenant vers nous couverte de sang.

J'aurai l'impression de lui devoir ma vie.

En retour, je prendrai soin de la sienne. Blanche disposera de mon entier dévouement et de toutes mes caresses. Elle deviendra le deuxième membre du groupe très sélect qui évolue sous ma surveillance constante. Quand elle aura une première portée, je cajolerai chacun de ses rejetons. Je m'en occuperai comme s'ils étaient miens, je mettrai même mon bikini rose à mon préféré.

Ma mère rira en l'observant parader. Je me dirai alors que tout va bien.



Il boit pas mal. Un litre de vin chaque soir, en plus de la bière. Ça fait beaucoup de bouteilles et autant, sinon plus, d'insultes à lancer à ma sœur.

En voyant les témoins de Jéhovah approcher, l'autre bord du pont, il a une idée.

Il sort les caisses de bière et répand les quilles vides sur le plancher de la cuisine. Il enlève son chandail et ordonne à ma mère d'aller se cacher. Elle lui obéit, confuse.

Quand les missionnaires cognent, mon père les invite à s'asseoir en ouvrant toute grande la porte. Ils ont un mouvement de recul. Il insiste. Il se magasine justement un Dieu, ça l'aiderait peut-être à arrêter de battre sa femme. En même temps, elle le cherche. Vous les connaissez, hein? Toujours en train de courir après les claques, ces épaisses-là. Pourquoi ce regard? Vous viendrez pas faire semblant que ça ne vous arrive jamais de crisser une volée à votre bien-aimée... Mais entrez, voyons, entrez!

Ma mère, au salon, n'en peut plus. Elle éclate d'un rire qu'elle tente tant bien que mal d'étouffer du revers de la paume.

«Tiens, elle est justement encore en train de pleurer. Elle avait rien qu'à ramasser les bouteilles comme je lui ai demandé de le faire, hein, les chums?»



Il sent le tabac et le détergent.

Ses mains sont grandes et chaudes.

Chacune de ses caresses est une bénédiction.

Chacune de ses caresses est la dernière.



Mes parents ont un ami mourant. Un autre cancéreux. Ils en parlent tout bas, mais je les entends pareil. Il ne lui en reste pas pour longtemps, une affaire de jours si ce n'est pas d'heures.

Je suis à la table de la cuisine. Je dessine ce qui est censé être ma sœur, puis, au milieu d'un trait, je décide que c'est le moment.

«Bye-bye, Jim!»

J'envoie un bec vers le ciel. Ma mère me demande ce qui se passe, je lui réponds que je dis juste au revoir à celui qui vient parfois souper et qui rit trop fort.

Quarante-cinq minutes plus tard, le téléphone sonne.

Jim est mort.

C'est le début de mes dons de clairvoyance. Mes parents sont convaincus que je peux détecter ce qui demeure invisible à la majorité. Comment j'ai fait pour savoir? Est-ce qu'il m'est apparu? Est-ce qu'il m'a parlé? Qu'est-ce que je connais d'autre? Je dois absolument leur dire.

Je comprends assez rapidement que je peux mettre de l'action dans le quotidien. C'est mieux que d'uniquement le subir. J'embarque.

Dès qu'ils déposeront de l'huile dans une poêle chaude, je hurlerai.

«Fauve, calme-toi! Qu'est-ce qui se passe?

— Je voulais pas! Je vous jure que j'ai pas fait exprès!

— Qu'est-ce que tu voulais pas?

— Mourir. L'accident... Le feu, ah! Le feu! J'ai mal!

— Mais de quoi tu parles?

— Mes enfants! Je les reverrai pas. Et ma femme! Ma femme... Dites-leur que je les aime.»

Je traînerai ça jusqu'à ma puberté. Je leur raconterai que, dans une ancienne vie, j'étais un camionneur et que je suis décédé dans un carambolage qui a laissé ma famille orpheline. Je me suis réincarné pour achever cet amour interrompu, sauront-ils m'aider à retrouver les miens? Je dirai aussi qu'une

jeune fille s'assied régulièrement au pied de mon lit. Elle porte une jolie robe blanche et ne souffle jamais mot. Elle m'apparaîtra également en voiture, toujours pour me prévenir d'un danger. Je parlerai aux absents, une connexion spéciale indéfinissable. Même que, quand Marie-Soleil Tougas mourra, je le saurai avant le bulletin de nouvelles.



Les bébés de Blanche ont disparu.

On revient de l'épicerie et, comme chaque fois, je cours vers le garage où résident ma chienne et sa portée, sauf que là, il n'y a qu'elle qui tourne en rond, paniquée. J'ouvre les boîtes au sol, je rampe sous l'établi, je soulève difficilement la grosse caisse en plastique qui contient notre linge d'hiver et fouille dans le coin à droite, derrière la tondeuse. Ils ne sont pas là.

Je me rue vers mes parents, un nœud dans la gorge. J'ai peine à articuler qu'on a perdu les chiots.

C'est sans doute qu'un voleur est entré pendant notre absence pour s'en emparer. Oui, voilà. Des petits bâtards, ç'a une valeur sur le marché noir.

Je gobe docilement l'explication de Papa. Ma sœur, elle, fond en larmes plus enragées qu'endeuillées. Elle sait que, la vérité, c'est qu'il les a tués. Il l'avait prévenue: il est bon pour noyer les animaux.

Ça ne le dérange même pas.



Je n'ai pas de prédispositions particulières pour la danse, mais comme toute fille de quatre ans qui se respecte, je suis des cours de ballet jazz. C'est mon père qui m'y accompagne, le dimanche avant-midi. J'aime discuter avec les autres, j'aime balancer mes bras vers le ciel, j'aime pointer mes pieds, j'aime surtout porter un tutu.

Après chaque leçon, on s'arrête à la pâtisserie d'à côté pour manger un biscuit. On ne le paie jamais. Pas chassés et charité.

Il me faut un chapeau haut de forme pour le spectacle de fin d'année. Ma mère en fabrique un avec du carton et du feutre. Elle me laisse y apposer des collants aux allures de diamants. Si je tourne vite sur moi-même, ils reflètent la lumière. Je brille.

Le jour venu, je monte sur scène avec confiance. Je remarque bien que les autres enfants ont de vrais chapeaux, mais les leurs ne scintillent pas. Les premières notes se font entendre et le confort est immédiat. Je sillonne la piste sans hésitation, y allant même de courtes improvisations. Quand les applaudissements résonnent, je ressens un plaisir immense. Je savoure cette reconnaissance soudaine, cet élan d'admiration provenant de la foule conquise. Et, alors que mes comparses quittent le *stage*, je reste là. J'en veux davantage. Je souffle des baisers vers les quidams en adoration. Les applaudissements se font encore plus forts. Tous sont charmés par la petite qui fait son show. Ma prof de ballet doit revenir sur scène et me prendre dans ses bras pour me ramener de force en coulisses.

Tout au long du chemin, je continue à embrasser le public par-dessus son épaule.

Mon père, debout, lance bien haut: «C'est ma fille!»



Je ne me souviens pas de les avoir déjà vus collés ailleurs qu'en photo. Mes parents ne s'embrassent pas, ne se tiennent pas la main non plus. En fait, s'il y a une main dans celle de mon père, c'est la mienne et c'est tout.

J'imagine que ça n'a pas toujours été ainsi. Ils ont dû être amoureux fous, au moins un jour. Celui où ils se sont mariés ou alors celui où ils se sont fait un enfant, je ne sais pas. Mais aujourd'hui, impossible de deviner ce qui les a menés l'un vers l'autre. En fait, le cancer exacerbe la grossièreté de leur union. Qu'est-ce qu'une jeune femme peut faire de son chum vingt ans plus vieux quand il agonise sans un sou? Crever avec? Elle ne l'aime pas assez pour ça. Pourquoi le ferait-elle? Il n'essaie même plus de compenser sa violence par la moindre dose de tendresse.

Le cancer, comme une loupe dans une plaie.

Il est de plus en plus malade. Il passe la majeure partie de son temps en haut, dans la chambre. Souvent, il crie.

Ma mère quitte régulièrement la maison. Réflexe de survie. Ma sœur veille sur moi, la peur au ventre. Elle n'aime pas beaucoup Papa et je ne saisis pas encore pourquoi. J'en veux aux femmes qui m'entourent de l'abandonner.

Il se met en colère, oui, mais jamais longtemps. Quand il lui dit des bêtises, c'est pour rire, et si on ne mange pas beaucoup, ce n'est pas de sa faute. C'est la vie qui s'acharne sur lui, je l'ai bien compris.

À une certaine époque, il avait tout. On peut le comprendre de perdre les pédales devant la soudaine petitesse de son existence. Regarde, Sœur, ces coupures de journaux. C'est lui, sur chaque bout de papier. Je le reconnais, même s'ils commencent à dater. Qu'est-ce que ça dit, autour? Tu peux me le lire, s'il te plaît? Raconte-moi mon père.



Souvent il crie, mais aujourd'hui il pleure.

J'entends ses sanglots, le son des tiroirs refermés brusquement, l'air qui manque un peu plus à chaque bouffée.

Je fais mon chemin lentement, je ne veux pas qu'il devine ma présence. Je finis postée devant la porte de sa chambre, immobile.

Il me regarde droit dans les yeux sans arrêter de faire sa valise.

«Je m'en vais. Je reviendrai pas.»

Il ne camoufle pas ses larmes, ne cherche pas non plus à me rassurer. Du haut de mes cinq ans, la seule chose qui me vient en tête, c'est: qui va le sauver quand il va tomber? Qui va appeler le 911 si je ne suis pas là pour réagir à la seconde même où son corps frappera le sol?

Ce n'est pas l'annonce d'une séparation, mais celle d'un arrêt de mort.



La maison est vendue. Mon père est parti chez ses parents et ma mère a loué le logement juste au-dessus de celui qu'occupe sa sœur aînée.

Ça ne paie pas de mine, mais c'est en face de la rivière. Si on ouvre les fenêtres, on peut entendre l'eau, c'est comme habiter en vacances. Et ça fait du bien d'avoir Matante autour. Quand elle est avec nous, je découvre une nouvelle version de Maman. Une femme qui rit en penchant la tête par en arrière pour déployer sa gorge. Qui aime chanter très fort, surtout lorsqu'elle ne connaît pas les paroles. Qui danse le twist en préparant le repas et qui parle d'hommes en disant certains mots en anglais pour éviter que je les comprenne. Cette femme-là, elle sort juste quand Matante la cherche, qu'elle donne de légères tapes sur les fesses de ma mère en lui répétant d'enlever le bâton de son cul pis de s'amuser un peu.

Dans les faits, l'appartement a d'abord et avant tout une fonction pratique. Maman occupe un poste de nuit dans une des nombreuses usines de la ville. Elle travaille fort, elle a des bouches à nourrir. Une de moins, quand même: depuis la séparation, ma grande sœur vit chez son père à elle. Elle dort à la maison une fois de temps en temps, mais il n'y a pas de quoi changer un budget.

Quand Maman part, à 19 h 30, c'est Matante qui vient me border. Entre les deux, j'appelle Papa: 19 h 40, rendez-vous quotidien obligatoire. De toute façon, je ne le manquerais pour rien au monde. Il n'y a pas grand-chose qui me rassure comme de l'entendre. On parle de tout, de rien. Le propos m'importe peu, c'est la confirmation de sa survie qui compte.

Bonne nuit.

Grands rêves.

Je t'aime.

Matante ne reste jamais longtemps. Elle a généralement un amoureux ou un autre à retrouver en bas. Son préféré est jeune. Pas mal plus qu'elle. Elle rit en affirmant qu'il pourrait être mon grand frère. Tiens, il sera là, lui, quand mon père sera mort! Il pourra s'occuper de moi, je n'ai plus à m'inquiéter, que

Matante dit. Les hommes, ça se remplace. Un frère pour un père, y en a pas, de souci. Pas vrai, Mike? Tu vas être là pour la p'tite quand elle sera orpheline, hein?

En plus, il est super fiable. Il a eu des bonnes notes au cégep, il fait une délicieuse sauce à spag' et il a déjà suivi des cours de premiers soins. C'est tout ce dont j'ai besoin, non?

Une affaire de réglée.



Le sous-sol de mes grands-parents est un antre à l'image de mon père. Il n'y a qu'une fenêtre et la lumière peine à la traverser; ce triste studio lui va à ravir.

Son visage émacié – par la maladie ou l'amertume, allez savoir – s'illumine rarement. Mes visites, un dimanche sur deux, se résument à une séance de défoulement. Ma mère, cette sorcière, l'a privé du peu qu'il lui restait de sa vie.

Quel cœur de pierre il faut avoir pour abandonner un mourant.

Pendant ses tirades contre l'amour, la fidélité, la stabilité, la famille, l'argent, *name it*, c'est un angelot posé sur la tablette du salon qui m'offre le réconfort dont j'ai besoin. Un petit bambin trop rose avec pas grand-chose de céleste, assis de manière à pouvoir se balancer les pieds dans le vide.

Je le regarde et j'oublie d'écouter. Une affaire de magasin à une piasse pour apaiser mon cœur d'enfant accablé.

Quatre jours par mois. Quarante-huit jours par an. Je ne vois à peu près jamais mon père et ce n'est pas ce que je veux. Il ne peut pas s'arranger pour me sortir de chez Maman? C'est inhumain de me séparer de lui quand nos jours sont comptés. Il doit me sauver.

Il finit par m'offrir l'ange en céramique. Il nous servira de lien. En le voyant, j'aurai la confirmation qu'il pense à moi. En échange, je devrai par contre garder un secret. Un avocat cognera bientôt à la porte de chez moi et je ne dois surtout pas le dire à ma mère, OK?

À l'anxiété de la mort s'ajoute dès lors celle de la trahison. Tout son provenant de l'extérieur me décroche des larmes. C'est sûrement lui, l'avocat qui s'en vient détruire nos vies. Moi, je le sais qu'il arrive, qu'il veut faire mal à Maman. Je ne comprends pas exactement comment, mais je sais que sa mission c'est de la blesser. Et je n'ai pas le droit de la prévenir, le coup doit être fort, précis, foudroyant. Pas de défense permise.

Le jour où il sonne enfin, je m'effondre au sol avant même que ma mère ouvre la porte pour recevoir ses papiers de divorce.



Le premier pénis que j'ai vu n'était accompagné d'aucun testicule.

Chez mon père, on se promène nus. Le corps n'a rien de honteux, il a le droit d'exister hors du spectre de l'érotisme, de vieillir et même parfois de perdre des membres.

Longtemps, je croirai que c'est ça, un sexe d'homme. Pubis et pénis. Quand Papa me dira qu'à cause du cancer on lui a *choppé* les gosses, ça n'évoquera rien de clair pour moi. Les cours d'anatomie sont encore loin.

Il m'expliquera qu'en raison de la maladie il ne peut plus avoir de sexualité. Enfin, il ne peut plus performer sa vision de la sexualité. Je serai donc la seule femme dans sa vie, jusqu'à la toute fin de celle-ci. Pas le choix.

C'est un rôle que j'accepterai avec fierté. Je serai symboliquement mariée. Qu'on m'apporte une robe.



Il y a un homme, à la maison. Je le reconnais, je l'ai vu quelques fois quand mes parents étaient encore ensemble. Un ancien collègue de Papa, il me semble. Maman me demande de garder le secret. Mon père serait fâché s'il l'apprenait et, soyons franches, ça servirait à rien de le mettre dans cet état-là. Avec la maladie et le divorce, ça lui en fait déjà beaucoup à gérer, non? Puis, de toute façon, y a rien à dire, vraiment. C'est juste un ami qui vient souper. Je sais garder certaines choses pour moi, hein?

Je m'empare du téléphone en la fixant droit dans les yeux.

«Allô, Papa. Martin est ici, veux-tu lui parler?»



Chaque soir, je prie. J'ai vu dans les films qu'il faut s'agenouiller sur le bord du lit et coller les paumes. J'imité et je monologue pour Jésus. Je le presse de protéger mon père et de lui enlever son cancer et de veiller sur ma mère, ma sœur et ma tante aussi, évidemment. Et mon ventre se contracte et l'angoisse fait son nid dans ma cage thoracique et s'ensuit, à tout coup, la longue énumération de tous ceux qui méritent une divine surveillance.

Mes grands-parents, mes cousins, mes cousines, mes oncles, mes tantes, le père de ma sœur, tous mes amis, oh et leurs parents, Mike, le commis du dépanneur, le boucher, mon *kick*, ma prof, mes anciens profs, le *cast* de *La Princesse astronaute*, les enfants malades, ceux qui pourraient le devenir, tous les enfants, surtout ceux d'Afrique. Y a des guerres aussi, elles sont où donc? Peu importe, faut protéger tout ce monde-là, OK? Est-ce que j'ai oublié quelqu'un?

Si j'oublie quelqu'un, il va mourir et ce sera de ma faute.

Vaut mieux recommencer pour être certaine de n'avoir mis personne de côté.



Matante parle drôle. Il faut que Mike l'aide à marcher sinon elle va tout croche. Ce n'est pas la première fois. Matante, c'est une bonne vivante. Son chum la guide vers le papasan du salon. Le fauteuil chambranle quand elle s'y assied, ça la fait rire pas mal. Mike aussi, il trouve ça comique.

«Faut coucher la p'tite, mon p'tit.»

Il va l'aider, elle aura même pas besoin de bouger, qu'il répond.

«Viens-t'en, Fauve. Je vais te border.»

Je donne un bec à Matante et je suis son amoureux jusqu'à ma chambre.

«Y est pas un peu tôt pour dormir? Y me semble que tu mérites une permission spéciale. J'ai une activité le fun pour toi.»

C'est rare que les adultes m'invitent à jouer. Je suis flattée. Le jeu de Mike s'appelle «L'avion». Si je veux, il peut me faire voler au-dessus du sol. C'est certain que ça me tente. Il faut juste que je lui fasse confiance. Pour me permettre de planer, il a besoin d'un point d'appui. C'est bon? C'est bon, oui.

Il se place face à mon côté droit, met un bras devant moi et l'autre derrière, puis enlace ses mains sous ma culotte. Il me dit de m'asseoir à califourchon contre ses paumes. «Tu vois, ça devient comme un siège!»

Il me soulève. Je ne touche plus terre. Il me fait balancer d'avant en arrière avec ses bras. Ses doigts frottent un peu plus ma peau à chaque élan. Ce n'est pas confortable, j'aimerais mieux arrêter. Il me répond que ce n'est pas dangereux.

C'est vrai, Matante, y a rien là, hein?

Je me retourne. Elle est dans le cadre de la porte et nous regarde. Je n'arrive pas à déchiffrer son expression. Quelque part entre la curiosité et la déception. J'ignore pourquoi, mais j'ai honte.



Ma mère se brosse les dents pendant que je termine mon bain. Elle aimerait rester, c'est sûr, mais elle doit aller travailler. Matante est déjà là, un bisou et elle s'en va.

«Rien qu'une chose avant, Maman. J'ai mal, juste là.»

Je lui pointe ma vulve. Elle a un truc différent, c'est comme si elle chauffait, mais c'est pas exactement ça non plus.

Ma mère s'agenouille près de moi. Son regard s'assombrit. Elle prend une respiration volontairement dramatique en posant sa main contre mon visage.

«Mon amour, est-ce que Papa t'a touchée?»

Et je réalise que ma colère, elle goûte le métal.



Mon père est furieux. Évidemment, je lui ai raconté l'incident. Il crie comme je n'ai jamais entendu un humain hurler. Je n'ose pas imaginer comment ça sonne, à l'autre bout du combiné.

Il ne me toucherait jamais. Pourquoi me mettre des idées de même dans la tête? Il va appeler la DPJ, c'était la dernière fois de sa vie qu'elle me voyait. Elle lui en veut parce que je l'aime plus qu'elle, c'est ça? Elle rêve de nous séparer, elle s'efforce de le salir.

La crise de folle. Elle réussira jamais.

C'est pas un pédo. Elle, par contre, c'est une ostie de dangereuse.

II

*Et même si je pense à toi
À toutes les heures de la journée*



Il devrait être mort depuis deux ans, son état est pourtant au beau fixe. On a déjà vu des gens défier les pronostics, c'est une jolie chance. Faut quand même pas se faire des accroires. Il n'est pas guéri, on ne peut pas s'en sauver au stade où son cancer en est. On peut juste attendre.

Tous les matins, je pleure en suppliant Maman de me garder à la maison. Me rendre en classe, c'est m'éloigner encore plus de celui que je maintiens vivant. Quand je ne suis pas avec lui, au moins, il y a l'ange qui peut me prévenir s'il arrive quoi que ce soit. On a une entente claire, lui et moi: s'il tombe de sa tablette, c'est que mon père est en danger. Tant qu'il est immobile, les pieds dans le vide, c'est que tout baigne. Je ne peux pas le traîner en tout temps. Impossible pour lui de se lancer en bas de mon sac à dos, ça ne marche pas. Faut que je reste ici, c'est la seule option viable. Ou alors que je déménage chez Papa. Je peux-tu?

L'école est ma geôlière et je n'arrive pas à lui échapper. À chaque déjeuner, mes craintes refont surface. Ma mère ne sait plus comment gérer mon angoisse, elle se fait violence pour me traîner de force en classe, où je continue à brailler pendant des heures.

Le premier bulletin vient de rentrer et c'est une catastrophe. Alors que les autres enfants parviennent à lire certains mots, je n'ai pas encore réussi à apprendre mon alphabet. Je ne dénote aucun sens dans cette succession de traits et je me trouve tétanisée devant l'ampleur de la tâche.

Je pique des crises de nerfs devant les génériques d'émissions, convaincue que je ne pourrai jamais les déchiffrer. Je fais pareil face aux portes de maisons où s'affichent des nombres plus élevés que 10. Tout ce sur quoi je pose les yeux me rappelle ma stupidité.

Mon enseignante craint que je n'échoue ma première année. Elle en fait part à ma mère, lors d'une réunion extraordinaire. Il faut prendre les choses en main. Et ça ne me ferait peut-être pas de tort de voir un spécialiste. Est-ce qu'on y a déjà pensé?

Dorénavant, en revenant de l'école, j'en ai pour deux heures de leçons. À coups de répétitions, Maman m'apprend à tracer des lettres, à les comprendre

et même à avoir envie de jouer avec elles. On passe vite aux verbes. On va prendre de l'avance, tiens! Je lis le *Bescherelle* comme on dévorerait un conte et je dois en mémoriser une page à la fois, sans quoi, pas de *Petite Vie* pour moi. C'est cruel, mais ça paie. Je travaille d'arrache-pied, je découvre le bonheur immense de compenser dans la performance. Ma mère me transforme en première de classe en un temps record.

Elle m'apprend aussi à écrire des histoires: l'importance d'avoir un personnage fort et de lui faire vivre des péripéties excitantes avant de trouver une conclusion définitive et marquante.

Pourtant, la première qu'on rédige ensemble a tout d'un pastiche du film *L'Histoire sans fin*.



Matante ne laisse plus ses chums monter à la maison, alors elle reste encore moins longtemps qu'avant. Je la croise trois minutes par soir, le temps de prouver que j'ai brossé mes dents et de dire bonne nuit. Sauf que Maman est pognée pour remplacer un collègue, ça fait qu'exception à la règle, on va passer la journée ensemble. Je veux faire quoi? On va-tu au *skate park*? On essaie quelque chose qu'on a jamais fait, *come on*, Fauve!

Inimaginable. J'ai peur de tout. Des ballons lancés dans ma direction, des escaliers roulants, des côtes à dévaler sans petites roues, d'être seule, d'être en équipe, de me blesser, de mourir. Ça met Matante à bout de nerfs.

Tant pis. Elle va me traîner chez une amie à elle, d'abord.

La marche est interminable, on longe la rue la plus passante du village sous un soleil à faire fondre les cheveux. La sueur coule le long de mes courtes jambes. Les cigales m'exaspèrent, les fleurs de bord de route ne suffisent pas à me redonner envie d'être là.

«Fais-toi z'en pas, bientôt tu vas être dans l'eau. Y en reste pas long.»

On arrive enfin chez l'amie en question, qui vit en fait à la frontière du village voisin. On a bien dû marcher mille kilomètres, c'est mieux d'en valoir la peine. J'espère que sa piscine est en verre et qu'on peut voir à travers les parois. Ou bien qu'elle est pleine de poissons qui ne meurent pas au contact du chlore, contrairement aux crapets-soleils que mes cousins ont rapportés de la pêche, l'autre fois. Je m'approche du bassin tout ce qu'il y a de plus classique en tendant ma veste de flottaison à Matante, qui me rétorque qu'à sept ans les enfants n'utilisent plus ça. Que ce n'est pas normal, voyons.

Je dois me faire à l'idée, c'est aujourd'hui que j'apprends à me débrouiller sans.

Je refuse. J'en ai besoin sinon je vais me noyer.

Elle me demande de lui faire confiance, me prend dans ses bras sans attendre ma réponse et me lance loin dans l'eau. Un paquet fragile garroché dans l'océan.

Le choc est brutal. La brûlure de l'humiliation se mêle au vertige de la

plongée. Mon corps tout entier tente de se dépêtrer, tandis que ma tête apprivoise mieux que jamais l'idée de survie.

Matante ne gagnerait peut-être pas un concours de gardienne avertie, mais je suis remontée à la surface. Et ce jour-là, j'ai nagé.



Mes grands-parents déménagent et Papa avec eux. Maintenant, je peux le voir du vendredi au dimanche soir. La nouvelle maison comprend un bel appartement au sous-sol. Une cuisine, une salle de bain, deux chambres, tout ce qu'il faut.

Il y a deux chambres, oui, mais on n'en a pas besoin. Je dors avec lui. C'est plus facile de m'assurer qu'il respire ainsi. Je n'ai toujours pas baissé ma garde. Quand Francis Cabrel chante à la radio qu'il est le gardien du sommeil des nuits de quelqu'un, je comprends exactement ce qu'il veut dire. Mon *shift* vient de doubler, mais la tâche ne m'épuise pas. Au contraire, voir mon père plus souvent me permet de m'éloigner un court instant de l'urgence. On parvient à se définir un rythme, des habitudes et des activités qui ne relèvent pas uniquement des exercices catastrophes, comme simuler l'évacuation de la voiture au cas où il mourrait au volant.

J'aime la maison de la rue Dayes. Juste à côté, on trouve un arbre assez grand, mais pas trop, parfait pour grimper dedans sans avoir peur. Je le fais souvent, un toutou de singe et un livre sous le bras.

Depuis que je comprends les lettres, j'en fais mon univers. Je ne sais pas aller à bicyclette, mais je peux lire des briques. Chez mes deux parents, j'ai le droit de prendre tout ce qui dort dans la bibliothèque. N'importe quelle œuvre qui attire mon attention. Ça donne de drôles de choses. Je lis par exemple *L'Holocauste oublié* à huit ans. (Je ne le recommande pas aux enfants qui préfèrent éviter de se réveiller au milieu de la nuit en hurlant qu'ils ne sont pas tsiganes.)

En plus du nôtre au sous-sol, il y a un autre appartement au grenier, pas très grand. C'est un jeune homme qui le loue, début vingtaine et magnifique. J'aime ses lunettes rondes, elles lui confèrent un air intelligent. Il sourit souvent et il a une moto.

Je cherche parfois à attirer son regard. Je voudrais sentir que je compte pour lui.

Je suis habituée de compter.



Je déteste les aiguilles. Je déteste ce qui est relatif à la médecine en général, en fait. Jusqu'à maintenant, elle ne m'a pas beaucoup impressionnée, disons. Malheureusement, personne ne peut échapper à la tournée de vaccins obligatoire.

La classe de religion a été remplacée par une demi-heure d'attente au milieu du gymnase transformé en salle de torture. Quand on arrive au bout de la file, on se fait diriger vers un des dix espaces où se trouvent des infirmières souriantes aux mèches auburn.

La majorité des enfants sont braves. Ils acceptent le métal dans leur chair sans broncher, en se félicitant d'être enfin protégés contre la polio ou autres maladies disparues.

Ceux qui flanchent ont droit à une bénévole pour les rassurer. Je la vois, penchée face à Nathan qui hyperventile. Elle lui caresse les cheveux et lui murmure un truc à l'oreille. Il rit. Elle aussi. *Plaster*, suçon, bonsoir, au prochain. Ma mère fait un excellent travail de fée marraine. Laurie lui donne même un bec après sa piqûre.

Maman, plus forte que les bobos.

Mon tour. Elle me tient la main tandis que je m'assieds sur la chaise que me désigne l'infirmière. Sa peau me rassure instantanément, mais ne suffit pas à arrêter mes tremblements. Elle s'accroupit devant moi et me propose une manière toute simple de survivre à ce qui m'attend. Il s'agit de me réfugier dans mon endroit à moi. D'utiliser ma tête pour visiter le plus beau des lieux, celui qui me remplit de bonheur et de calme. Celui que je veux.

C'est peut-être la maison, la forêt ou la rivière. C'est peut-être un désert ou même le ciel. Je suis libre d'exister là où je le souhaite le temps d'une piqûre. Ce serait bien fou de ne pas en profiter! Il y a, en moi, un univers prêt à m'accueillir; je n'ai qu'à m'y laisser aller, et là, jamais le réel ne saura m'atteindre.

«Respire, et pars, ma chérie. Tant que tu me reviennes après.»

Sœur, océan, soleil, *plaster*, suçon, bonsoir, au prochain.

J'ouvre mes yeux sur son regard doux. Je n'ai presque pas pleuré. Elle me raccompagne vers la sortie, sa main pulvérisée dans la mienne.

«Une chose avant de te laisser aller, ma chérie. J'ai remarqué que le petit roux dans l'autre classe de deuxième année ne parlait à personne. Est-ce qu'il a des amis? Tu sais ce que Maman pense de ça, hein? À la récréation, tu iras lui demander comment ça s'est passé, son vaccin. T'es un ange. Je t'aime.»

Maman-on-ne-laisse-personne-dans-un-coin.



Les amies de ma mère, ceux de mon père, ceux de ma sœur, le médecin qu'on a vu l'autre fois à l'hôpital, ses collègues, oh et tous les bénévoles, les VJ de MusiquePlus, les Tibétains, les jeunes hospitalisés, leurs parents, toutes les personnes malades. Tout le monde sauf moi, OK? Tu peux me prendre, moi, Jésus, en échange de sauver tout le monde, surtout mon père. De toute façon, je ne saurais pas vivre sans lui.



La chatte de Maman a eu une énième portée. Elle accouche toujours dans mon tiroir à sous-vêtements. Cette fois, elle a profité de mon sommeil pour transporter ses chatons un à un et les déposer contre mon cou. Je me réveille en sursaut, surprise de découvrir sept bébés d'à peine quelques heures plongés sous mon corps. Je suis convaincue d'en avoir tué au moins deux. Je cherche mon souffle en tentant de déceler le leur. Ils respirent toujours. Je ne me rendors pas pour autant.

J'imagine qu'elle me fait confiance. Ou qu'elle a décidé que c'était la *batch* de trop. Qu'elle ne veut plus être mère. *Fuck it*, garde-les, toi. J'haïs ça, les responsabilités, ils ne savent pas manger tout seuls, les niaiseux. Prends soin d'eux. Ou pas, au fond. Je m'en crisse. *So long, suckers!*

Les chatons ont vieilli. Pas beaucoup, mais assez pour vivre dans une boîte de carton posée en haut de la mezzanine, dans un recoin trop petit pour y faire un bureau, mais trop grand pour ne pas y laisser des animaux. C'est parfait, c'est leur maison.

Je peux les prendre autant que je veux et les flatter à ma guise. Bigoudi n'est pas territoriale. Faut juste les redéposer dans leur boîte après le flottage parce que les poteaux de la rampe d'escalier sont très espacés. N'importe quel chaton pourrait se faufiler entre eux, puis ce serait la chute. Plusieurs pieds, un plongeon direct vers le plancher du salon.

Je ne veux pas le tuer. Je ne dirais pas que je fais exprès, mais quand je redescends sans mettre le petit gris dans sa maison, je sais bien que ça se pourrait qu'il tombe en bas. J'en suis consciente, mais je ne remonte pas. Je m'assieds plutôt sur le divan du salon et j'attends.

Pas nerveuse, ni même coupable. Curieuse.

J'ouvre un livre et quand le son survient – le «poc» plat, mou et définitif –, je sursaute. J'avais oublié l'inévitable.

Je me tourne et je l'aperçois, écrasé au sol. Tout mini, tout gris.

Bigoudi accourt et pousse des cris que je ne lui ai jamais entendus. Elle braille. Son petit aussi. Elle le prend dans sa gueule et le pose sur le divan.

Contre moi. Si elle savait.

Elle le lèche pendant des heures.

Ils se parlent tout le long.

Je pleure tout le long.

Affolée.

Je m'en veux tellement que je tremble. Je l'ai trahie, j'ai presque tué son enfant. J'aimerais lui expliquer, mais je n'ose pas. Elle comprendrait sûrement que je désirais juste voir les possibles. Deviner un peu mieux le sort, la loterie de la mort.

À la place, je suis témoin de ce que je connais déjà trop bien: la peur de perdre.



Papa a des migraines très violentes depuis quelques jours. Quand elles frappent, il doit tout arrêter et s'isoler. Il me dit que ça fait tellement mal que, des fois, il a peur de se suicider malgré lui. Comme si la douleur prenait possession de son corps et que, pour l'achever encore plus qu'elle ne le fait déjà, elle commandait à son bras de prendre un *gun* et de se tirer direct dans la bouche. Ce serait une mauvaise idée, parce qu'il y a beaucoup de gens qui se ratent dans cette position-là. Ils finissent avec un trou dans la joue et une moitié de mâchoire. Personne veut ça. Vaut mieux viser en dessous du menton, avec le fusil qui pointe vers le ciel, selon lui.

«Mais je le ferai pas. T'inquiète pas, ma puce. En fait, il faut que tu comprennes une chose tout de suite: je partirai pas tant que tu me diras pas de le faire. Je serai incapable d'en finir aussi longtemps que je sentirai que t'es pas prête à vivre sans moi. Alors, un jour, il va falloir que tu acceptes de me laisser aller, OK? Tu vas le faire pour moi? Promets-le.»

Non.



L'avantage d'avoir un père mourant, c'est qu'il est toujours disponible.

Les parents ont été invités à se joindre à ma classe de deuxième année pour cette matinée de patinage, mais aucun ne peut y être. Les gens travaillent, c'est normal. Sauf que Papa, il n'a pas eu d'emploi depuis sept ans.

Il débarque à l'école déguisé en joueur de hockey. En fait, il porte une tuque à pompon et le jersey d'une équipe que je ne connais même pas et qu'il a probablement emprunté. Il a des jujubes au Coke pour tout le monde. Ça part fort.

La patinoire a beau être à trois cents mètres, il refuse qu'on traîne nous-mêmes notre équipement. Les trente élèves déposent donc leur matériel dans le coffre du vieux bazou, que mon père conduit ensuite en roulant à huit kilomètres-heure juste à côté de nous. Tout le monde est crampé, et moi je ris de fierté.

Il n'a pas de patins, alors il se promène sur la glace en bottines en donnant un coup de main aux plus maladroits – dont je fais partie, comme je n'ai jamais patiné de ma sainte vie. Ça pourrait me valoir des moqueries, mais non, mon père est bien trop cool.

Je ne suis pas insensible aux yeux admiratifs qui se posent sur lui. Les enfants l'adorent. Je suis chanceuse que ce soit le mien. Moi, je le savais, mais je suis contente que maintenant tout le monde en soit conscient aussi.

«On devrait lui faire une carte pour le remercier!

— Ouais, il est trop parfait, ton grand-père, Fauve!»



Je m'arrache constamment des bouts de lèvres. Ç'a commencé comme une façon de me distraire. Penser à ma peau qui se défaisait, c'était mieux que de penser au *gun* sous le menton de mon père, or, je ne sais pas exactement pourquoi je le fais, maintenant. Je n'y trouve plus de satisfaction immédiate, pourtant je poursuis ma douce mutilation. J'ai en permanence des microgales sur la bouche. Ma mère dit que c'est difficile de trouver jolie une fillette qui saigne de la face, mais je n'y peux rien. C'est incontrôlable, je me détache des morceaux de peau.



Le voisin d'en haut aime bien mes grands-parents. J'ai remarqué qu'il vient souvent jaser quand ils jardinent, je m'arrange donc pour sortir chaque fois que Mamie empoigne ses cisaillies. Ce n'est pas toujours un stratagème efficace, mais aujourd'hui il paie. Le jeune homme descend de son nid et offre une bière à tout le monde.

Non, merci.

Il rit. Je l'ai fait rire.

Attends, il a peut-être aussi de quoi pour moi. Il remonte, ma grand-mère sourit en voyant mon visage qui rougit. Il revient avec une barre de chocolat. Il tend également des carrés à mes grands-parents, mais qu'importe: il m'a donné quelque chose.

J'ai commencé à penser à lui quand je m'endors. Je me demande c'est comment, être sur sa moto. C'est comment, surtout, se coller contre son dos.

Il s'assied près de Papi pour lui raconter sa dernière virée de deux semaines aux *States*. Je m'installe pas loin et je tente de recréer la pose que Matante prend quand elle entend susciter l'admiration. Une jambe étendue devant soi, l'autre repliée vers le haut, le coude oisivement appuyé sur le genou et la tête dans la main. Avec un regard songeur et les doigts dans les cheveux, c'est encore mieux.

Je déguste l'offrande en évitant ses yeux. Je ne veux pas qu'il remarque à quel point j'en suis ravie. Je lui jette tout de même des coups d'œil obliques, question de m'assurer qu'il m'observe.

Il ne le fait pas.



J'ai rarement senti un vent si fort. Les branches tanguent, il pleut des feuilles. Le ciel est couvert et l'air, violent.

Je rentre de l'école et, à chaque enjambée, je précise mon plan. C'est un ouragan, c'est la fin de la vie telle qu'on la connaît. Ce village sera anéanti et il devra renaître de ses cendres. Les maisons seront soufflées, les champs ensevelis de débris. Tous ne survivront pas. Si je presse le pas, je pourrai me cacher dans la cave de Matante. Il faudra installer mon camp sous le cadre de la porte. C'est l'endroit le plus solide, je me rappelle avoir lu qu'il faut toujours se recroqueviller sous les points forts d'une structure.

Évidemment, l'électricité manquera. Je ne devrai surtout pas avoir peur. Il me faudra faire preuve de patience et revenir aux sources. À l'animal en moi. Les bêtes ont un instinct de survie, je saurai quoi faire à condition de laisser aller mon humanité.

Je descendrai des cannages. Et si je finis par manger toutes les conserves, je mangerai le bois de chauffage. Bigoudi me chassera des souris. On boira notre pisser. Un jour, le vent se calmera et on émergera dans un désert de corps pillés par les quelques oiseaux restants.

Tout sera à reconstruire. Je serai reine.



Ma mère doit partir pour le boulot dix minutes plus tôt qu'avant. En fait, elle doit essayer de le faire. Dix minutes, c'est le *buffer* nécessaire pour gérer les crises qui se déclenchent à chacun de ses départs.

Au début, ça se passe normalement. Elle me dit qu'elle m'aime, je réponds que moi aussi, elle me dit bye, je lui réponds bye. Elle s'en va dans le corridor, et c'est là que la routine prend un tournant.

De mon lit, je lève la voix et lui répète que je l'aime. Elle m'assure qu'elle aussi. Elle s'éloigne, alors je parle plus fort. Je lui demande d'être prudente. Oui, oui. Je t'aime, tsé. Oui. OK, à tantôt. Bye! Maintenant, je crie. Non, pas bye. Faut plus jamais dire «bye», ça pourrait vouloir dire «adieu», ça pourrait être la dernière chose qu'on se dit. Vaut mieux dire «à tantôt», de même t'es obligée de revenir.

OK, à tantôt.

Je t'aime. Moi aussi. Je t'aime, je t'aime, je t'aime.

Ma chérie, ça ne va plus du tout.

C'est ainsi pendant dix minutes, tous les soirs. Ça pourrait en durer cent, mais elle finit toujours par mettre un terme à ma psychose en quittant nonobstant mes mots d'amour. Faut qu'elle travaille.



Cette rencontre relève d'une pure formalité. Les enfants qui vivent avec un parent malade y ont tous droit, je ne dois pas avoir peur, ça n'a rien à voir avec moi précisément. Elle n'est pas là pour m'enlever à ma famille, elle veut juste des nouvelles. Savoir comment je vais... Parce qu'il paraît que je suis plus nerveuse, ces temps-ci. J'en pense quoi, moi? Est-ce que je remarque des petits changements dans mon humeur? Dans mon corps?

La travailleuse sociale me prend pour une épaisse. Oh, elle n'est pas méchante, mais elle me parle comme à une enfant de huit ans, et moi j'ai des dizaines de vies derrière la cravate déjà, madame. Pas besoin de détours et de dessins, je connais beaucoup de mots. Si vous voulez discuter, on va discuter.

«Fauve, ta maman me dit que tu n'es pas dans ton assiette. C'est vrai?

— Oui, je fais plus de steak haché.

— Elle m'a parlé de cette expression-là, aussi. Qu'est-ce que tu sous-entends par là, exactement?

— Je veux dire que mon cœur est écrasé par une corde. Comme si une ficelle l'entourait, mais qu'elle était trop serrée. J'ai le cœur contraint comme un morceau de viande.

— Comme un rôti est entouré d'une corde, c'est ça?

— Oui, mais mon cœur est aussi coupé en milliards de morceaux. Donc comme du bœuf haché, au final. C'est un processus en deux étapes. La corde, puis le couteau.

— Je vois. Et à quel moment tu fais du bœuf haché?

— Quand l'angoisse est trop forte et que mon corps sait juste plus quoi faire avec.

— Qu'est-ce qui arrive dans ce temps-là?

— La paralysie. La peur me pogne dans le thorax et tout ce que je peux voir, c'est la mort.

— Dis donc, tu nommes bien tes émotions pour une si jeune fille.

— Merci beaucoup.»

J'ai appris très tôt à performer mon anxiété.



Matante trouve l'idée de mon père complètement conne. Si elle devait se suicider, elle le ferait avec des pilules, pas avec un *gun*, voyons donc. En plus, ça doit être super facile pour lui de se magasiner des affaires puissantes. Avec un cancer, on doit pouvoir se faire prescrire n'importe quoi. Elle, quand elle pense à se tuer, elle se demande tout le temps combien de bouteilles d'Advil faudrait qu'elle se clenche pour être certaine de pas se manquer. Elle n'a pas assez d'argent pour s'acheter assez de barbituriques sur le marché noir. Pas données, ces affaires-là.

Ça lui arrive d'y réfléchir des fois, oui. Ça arrive à tout le monde. Je vais comprendre, une fois grande. *Anyway*, elle devrait-tu l'appeler pour lui dire de penser aux pilules? Y est joli, mais y est pas vite, vite, hein...



Mamie et Papi sont malades. Alzheimer, Parkinson et autres bibittes de tête commencent à faire leur chemin dans leurs vieux corps. Passé quatre-vingts, fallait s'y attendre un peu.

Quand je visite mon père, je dois désormais me soumettre à un régime de silence. On a beau demeurer au sous-sol, il ne faut pas faire de bruit. Il ne faut pas rire trop fort, pas claquer les portes, pas ouvrir la télé. Les murs sont en papier, je risque à tout moment de les déranger.

J'obéis, je comprends. Je marche sur la pointe des pieds, je retiens mes éternuements et j'apprivoise mon nouveau monastère. Mes énergies sont comme toujours focalisées vers le confort de futurs morts, leur nombre a seulement triplé.

On pourrait en venir à croire que c'est contagieux.

Quand j'échappe l'assiette et qu'elle éclate en se fracassant contre le sol, ma respiration fout le camp et mon cœur saute un battement. Je voudrais revenir dans le temps, être prévoyante, essuyer plus soigneusement le plat avant de le déposer dans l'armoire. Je n'avais qu'une tâche et j'ai failli. N'importe quelle niaiseuse aurait fait mieux.

Mon père me somme de sortir. Je pousse la porte, tête basse, sans un mot. Il me suit et me dit d'embarquer dans l'auto. Il conduit longtemps. Les routes empruntées ne m'évoquent aucune destination précise. Où est-ce qu'on va? Il ne le sait pas encore.

Il finit par garer la voiture sur le bord d'un chemin de campagne et m'invite à m'enfoncer dans le boisé qui la ceint.

«On s'en va où?

— On s'en va crier.»

Il devine bien que c'est difficile, que ce n'est pas un monde pour les enfants, celui de la mort et de l'attente et des chuchotements. Il me dit qu'il s'excuse pour ça, et que là, il me donne la permission de hurler.

«Vas-y, gueule tout ce que tu retiens.»

Je décharge mes poumons. À ma voix stridente se joint celle de mon père,

profonde. Forte. Deux fous en marge d'un rang qui se vident à ne plus savoir ce qu'ils ont tant à purger.



On a planté un arbre devant la maison de la rue Dayes. Un maigre lilas. J'ai pelleté un peu, Papa beaucoup.

Il me prend en photo pour souligner l'événement. Je lui emprunte ensuite l'appareil pour inverser les rôles. Sur les clichés, on est étrangement solennels. Trop droits, très protocolaires. Voilà ce qu'il restera de nous bien après que nous ne serons plus deux.



Je m'ennuie de ma sœur. Elle vient chez Maman, à l'occasion. Pas assez souvent. Dans ce temps-là, elle cuisine mon souper et me prépare un lunch pour le lendemain. Des affaires pas compliquées qui goûtent la tendresse, des sous-marins extra fromage, par exemple.

Personne n'est aussi doué pour me faire de jolis cheveux. J'en profite chaque fois en lui demandant une coiffure haute, comme pour un bal.

Elle me fait découvrir John Lennon, Cat Stevens et Radiohead. On les écoute en dansant dans ma chambre, mais elle n'aime pas quand je chante. Je chante mal.

Elle m'offre des romans jeunesse. Je les lis en cachette pour éviter qu'on me voie plongée dans des enfantillages. Ce sont mes récits préférés.

Son regard est toujours triste.



«En vérité, en vérité, je te le dis: tout le monde est pas égal, ma fille. *Bullshit*. Y a des gens qui sont nés pour réussir, d'autres pour se faire marcher dessus. Ils sont rares, les premiers, mais toi, c'est évident que tu en fais partie. C'est inscrit dans tes yeux. T'aurais beau les fermer qu'on le sentirait pareil. Ils sont tellement brillants, ça passe au travers. T'étais bébé et je le savais déjà. Je refusais qu'on te touche... J'avais peur qu'on te cloue au plancher plutôt que de te propulser. Les gens, ils ont tendance à faire ça devant ceux qui les dépassent. Ils veulent les écraser. Faudrait pas les laisser grimper, d'un coup qu'ils s'y plaisent trop, dans les cieux. Y en a que ça vaut même pas la peine d'essayer de leur donner le plus petit des élans. Sont pas faits pour, ça sert à rien de perdre son temps. Mais toi, ma fille, tu mérites tout le mien parce que tu es née pour le règne. Tu vas finir par voler, je te le dis. Ce que tu veux, tu peux l'avoir. S'agit de tirer sur les bonnes cordes et je vais toutes te les apprendre avant de partir. On pense que manipuler, c'est mal. Faux. Manipuler, c'est humain. Tout le monde le fait, mais beaucoup sont nuls à chier. Ce sont eux qui font la morale, et c'est par manque de talent. Mais toi, ma fille, t'es bien tombée. T'as un pas pire coach pour t'épauler. On ne va forcer personne à se *pitcher* en bas d'un pont, regarde-moi pas de même. On va juste inviter les gens à penser à toi, à avoir envie de te plaire, à se casser le cul pour que tu sois fière d'eux. On va te rendre aimable, mais pas aimable comme le monde entier voudrait que tu le sois. Aimable comme *tu* vas l'entendre. Aimable parce que toi-même. Dans toute ta force et ta bonté et ta violence. T'en dis quoi? Y a de quoi sourire, là, non?»



Le voisin d'en haut a brûlé vif.

Il roulait sans but précis, trop vite, par simple plaisir de défier l'immobilité. Le camion ne l'a pas vu venir. La collision a été brutale, mais c'est le reste qui est le pire. La moto a pris feu, son corps avec.

Une voiture s'est arrêtée. Ses passagers se sont rués vers la scène pour tenter d'aider mon pauvre et si beau voisin. Ils n'ont même pas pu s'avancer plus de dix mètres. Ils n'ont pu que le regarder courir en rond en calcinant.

La mort se rapproche.



Maman a une surprise pour moi. Rien de gros, mais ça vient du cœur. C'est pas facile à digérer, ce qui est arrivé au voisin, elle compatit pour vrai. Elle s'est donc dit qu'une jolie chambre toute neuve m'inspirerait peut-être moins de cauchemars.

Elle a dû y mettre son week-end au complet. Les murs blancs sont maintenant d'un mauve apaisant. Une mince latte de bois en traverse horizontalement le centre et, au-dessus d'elle, une tapisserie fleurie s'élève jusqu'au plafond. S'y croisent le vieux rose, le vert forêt et une touche de jaune sur une poignée de pétales.

Le petit tapis blanc posé près de mon lit gardera mes pieds au chaud cet hiver, qu'elle me dit. Sur l'édredon sont cordés mes toutous préférés. Mon ange, lui, est posé sur la tablette tout près. Il nous protège.

Au fond de la pièce, la large commode en bois massif. La sienne, celle munie d'un immense miroir aux contours courbés qui me rappelle les meubles de contes de fées. Elle a mis tous mes vêtements dans ses neuf tiroirs. C'est correct, elle peut mettre les siens dans le garde-robe du salon.

La glace renvoie mon visage ébahi et son sourire fier.



Le film n'est même pas terminé que c'est catégorique: je veux être Bruce Lee.

Mes parents consentent à m'inscrire à des cours de karaté.

Je détonne avec mes cinquante-cinq livres et mes lacunes motrices, mais comme dans tout ce que j'entreprends, je m'assure de m'enivrer à la performance. Si réussir me permet d'oublier momentanément la faillibilité de mon quotidien, les arts martiaux ajoutent cependant une dimension à mon traitement maison. Pour la première fois, je peux faire souffrir mon corps pour engourdir ma tête. M'arracher les lèvres ne me cause plus aucune douleur – trop accoutumée –, par contre, frapper dans des cibles rigides jusqu'à éclater mes jointures m'offre une analgésie nouvelle et intéressante...

Je deviens rapidement la plus précise. Pas la plus forte, mais la plus appliquée. Je gagne des concours provinciaux de katas et je monte vite dans la classe des adultes, malgré mes neuf ans.

Tous les mardis et jeudis, mon père vient m'encourager. Assis dans les gradins de la salle communautaire (cinq chaises pliantes posées sur une plateforme surélevée à côté du vestiaire de fortune), il m'observe avec un sourire bienveillant.

Il ne manquera pas un entraînement en cinq ans. On n'échangera pas beaucoup de mots, il sera juste là. C'est déjà beaucoup.

En fait, je ne me rappelle que deux phrases à travers ce flot d'exercices. «Go, pogne-le, ma fille!», soit celle qu'il me crierait pendant un entraînement de kick-boxing sans contact, quand un gars deux ans plus vieux que moi fera exprès de me frôler le nez et qu'en retour je lui assènerai un coup de poing en pleine face.

Ça et: «Mamie est morte.»

C'est en me prenant dans ses bras à la fin d'un cours qu'il m'apprendra la nouvelle. On va devoir prendre bien soin de Papi, maintenant.

Mes dons de clairvoyance ne l'auront pas vue venir, celle-là.



Ça n'a pas été long. Six mois entre les deux. Papi s'est laissé mourir. La maladie n'a pas asséné un coup particulier. Il l'aimait, c'est tout. Et rien n'était plus appréciable désormais que sa femme était partie.

La maison est vide. En moins d'un an, des quatre personnes qui y résidaient, mon père est le seul survivant. Ça fait pourtant cinq ans qu'il devrait être fichu, déjà.

C'est trop grand pour lui et bien trop cher pour un homme sans revenu. Il déménage dans le HLM quelques rues plus loin. Une chétive maison en rangée, enclavée dans une série de six demeures. C'est la première fois que je resterai seule avec lui. Même qu'en plus des fins de semaine je vais pouvoir y passer tous mes étés. On sera des colocs.

Le nouveau foyer est joliment décoré. On entre par la cuisine, dans laquelle trône une étagère surplombée d'une petite radio noire qui crache soit du classique, soit du jazz, soit du blues et, quand le *party* pogne, du Santana. La pièce s'ouvre sur un salon ceinturé de bibliothèques faites de briques et de planches de bois. Les murs sont tapissés de tableaux. Quelques-uns ont été peints par Mamie. Le plus gros cadre, celui qui mène vers les marches, contient une affiche. La publicité d'un opéra qui met en scène le mythe de Pygmalion.

Quand on prend l'escalier, la première chose qu'on aperçoit vers le haut, c'est une autre bibliothèque. Elle compte plusieurs livres historiques et une poignée d'essais sur le paranormal. Je les feuillète rarement parce qu'ils me font peur. Enfin, la salle de bain – dont on ne ferme jamais la porte –, un petit bureau et notre chambre.

Le premier soir, il me promet que, si je suis endormie au moment de sa mort, son fantôme me réveillera en me chatouillant les pieds.

Chaque picotement méritera dès lors une ronde de surveillance nocturne.



Quatrième année, heure du lunch, cafétéria. Les gars à la table d'à côté discutent de la cabane qu'ils ont construite dans le bois derrière l'école, la veille. Max a apporté une carabine à plomb. Il a tiré quatre balles pis y en a une qui a pogné un oiseau, il paraît. Quand y est parti, les autres ont sorti le jeu de *Monopoly* pis la partie a duré deux heures avant que Simon se tanne pis qu'il dégage lui aussi. Après, tout le monde est rentré chez eux, et Alex, le niaiseux, y a oublié son BMX.

À mes oreilles, c'est comme s'ils parlaient chinois.



Mon père est plus doux. C'est peut-être parce qu'il a commencé à travailler au noir – il a l'impression d'avoir quelque chose à faire, je ne sais pas –, mais je le remarque: il sourit davantage.

On s'est même inventé quelque chose qui ressemble à une vie de famille. Quand il revient de faire ses jobines de construction, on regarde les nouvelles de 18 heures. Après, c'est le souper. On en profite pour discuter de ce qu'on vient de voir, pour se demander si on ne devrait pas juste bombarder le Moyen-Orient ou l'Asie ou l'Afrique ou les États-Unis au grand complet pour régler les problèmes plus rapidement. Ensuite, il fait la vaisselle, puis c'est l'heure des cartes. Notre dada, c'est «Le golf», un jeu de vitesse qui exige quand même un brin de logique. On cumule les points de nos parties sur une feuille huit et demi par onze aimantée sur la porte du frigo. Après chaque victoire, on dispose d'une minute pour insulter autant qu'on veut le perdant. Tous les mots sont permis, et la colère, elle, est interdite. Ça ne sert à rien de se froisser; accepter de jouer, c'est accepter le risque de l'humiliation. Souvent, je répète juste «Va te faire mettre dans le brun» pendant soixante secondes.

Après cinq réussites consécutives, ça devient plus intéressant: on peut lancer le défi de notre choix à l'autre. Le gars du dépanneur ne rit même plus quand j'entre dans son établissement avec des sous-vêtements d'homme en guise de chapeau. L'habitude. Par contre, tout le monde sourit encore quand mon père se pointe à l'épicerie en robe...

Il aime ses femmes sans ego. C'est culturel, elles en portent souvent un trop gros. Il faudra que je fasse attention à ça, que je ne laisse pas la peur du ridicule me freiner dans quoi que ce soit. Alors qu'on leur demande de parler tout bas, Papa exige de ses femmes qu'elles grognent, qu'elles prennent de la place, qu'elles flamboient. Il ne sera plus là quand je serai adulte, il le sait, mais en attendant il a des trucs à me donner. Si on se pratique dès maintenant, j'aurai plus tard tous les hommes à mes pieds. Je serai si unique, si parfaite que j'aurai l'embarras du choix.

Et la liberté, c'est ça: le pouvoir.

Le pouvoir, il est physique, mais il est aussi dans la tête. À égalité. C'est bien, je lis beaucoup, mais il faut passer aux choses sérieuses. *La Nausée* de Sartre, et pendant qu'on y est, *La Putain respectueuse*. Bien entendu, il faudra aborder Ducharme, Leclerc, Ernaux, Vian.

«Dépose ton Spirou et dis-moi, tu en as pensé quoi, du Steinbeck que je t'ai demandé de lire?»



Mon père a de nombreux amis. Parfois, je leur en veux de me voler du temps précieux. Il ne passe pas un week-end sans qu'on en visite au moins deux, et la distribution est variée: des jeunes familles, des petits vieux solitaires, des hommes d'affaires, des veuves, des gens de trente ans rencontrés je ne sais où. Ils sont traités en égaux, l'amitié ne connaît pas de hiérarchie chez nous. On prend toujours un moment pour s'asseoir, boire un café, discuter. On offre nos oreilles et nos bonnes blagues, et parfois on tond le gazon.

Le charme de Papa fait des ravages chez les uns, et les autres s'en méfient. C'est pas lui qui volait nos femmes, y a pas si longtemps? Et vous le trouvez drôle, le vieil animateur qui se balade en travesti? Qu'est-ce qu'il y a de *cute*, là-dedans?

Sans compter ceux qui lui en veulent pour vrai. Il doit de l'argent à beaucoup de monde. Il y en a qu'il faut à tout prix éviter de croiser, d'autres qui ont juste abdiqué. Mon père est bon pour faire miroiter la confiance et les bonnes idées qui vont un jour rapporter. Il est aussi doué pour éviter de répondre quand il reconnaît certains noms sur l'afficheur.

L'important, c'est de se concentrer sur ceux qui nous aiment, qu'il dit. Oui, ça nous prend tous nos dimanches après-midi, mais c'est la moindre des choses d'être présents pour eux parce qu'ils nous rendent heureux. Et parce que personne ne devrait mourir seul. Ni les petits vieux solitaires, ni même mon père.



On rentre à la maison après un souper chez des amis que je rangerais dans la catégorie «jeunes familles». Au loin, une voiture approche. Elle éteint ses phares tout en poursuivant sa course. Je sais ce que ça veut dire, je l'ai vu dans un épisode de *Fais-moi peur!* Les gens qui s'y trouvent sont des criminels. Des fous furieux qui se baladent pour le plaisir de fusiller tous ceux qu'ils croisent.

Ils vont nous forcer à nous arrêter et nous ordonner de sortir du véhicule. Il y aura deux hommes et une femme. Elle sera douce, mais en vérité ce sera la pire du trio. C'est elle qui va pointer son *gun* en premier. Elle va m'obliger à regarder quand elle va trouer le crâne de mon père. Un des hommes va lécher mes larmes quand elles vont se mettre à couler. L'autre sera en train de se masturber. Je vais leur demander de me tuer aussi et au plus vite, qu'on en finisse.

Ils jongleront avec l'idée, mais au final, ils refuseront. Ils m'aimeront bien et feront de moi leur enfant. Tant qu'à m'avoir rendue orpheline, pourquoi pas me donner une famille? Je pourrai les appeler maman et papa et papa. Au début, je le ferai du bout des lèvres, répugnée, mais rapidement je reconnaitrai mon visage dans leurs traits. Je percevrai dans mon corps des élans qui me confirmeront qu'on est de la même lignée. On roulera chaque nuit et je me chargerai de liquider les bambins qu'on croisera, de peur qu'ils ne veuillent les prendre sous leur aile. Je refuserai de partager leur amour et je trouverai le bonheur dans chaque détonation.

Je finirai par porter l'enfant d'un de mes pères. Je le noierai dès sa naissance pour protéger ma place d'unique héritière. Ils m'applaudiront et je rirai pendant que son maigre corps se débattrait.



On n'a pas grand-chose, mais une fois par année, Papa me donne une boîte en carton et me demande de la remplir. Je me sépare alors d'un de mes toutous, de chandails rendus trop étroits, de vestes passées de mode, de livres déjà lus à deux ou trois reprises. Ensemble, on dépose le modeste lot au Centre d'action bénévole de la ville.

C'est la première fois qu'une famille s'y trouve en même temps que nous. Une mère à la peau pâle et aux rides précoces avec deux enfants emmitoufflés dans des manteaux trop chauds pour la saison. La plus jeune des filles doit avoir quatre ans. Quand elle aperçoit ma Barbie, son visage s'illumine. Elle s'approche de moi sans la moindre hésitation, en tendant la main vers le butin.

«Tiens, elle est pour toi, si tu veux.»

On n'a presque rien, mais on a toujours de quoi donner.



Maman est partie avec une amie pour le week-end, je passe donc le mien chez Matante. Il n'y a pas de pièce fermée pour moi, mais le divan du salon se convertit assez bien en lit. Et comme elle a de la visite, elle préfère de loin que je sois ici plutôt qu'elle ait à passer ses nuits en haut.

C'est un musicien. Je ne l'avais jamais vu, il est gentil. Pas particulièrement drôle, mais il a une tendresse franche. Il me lit même une histoire avant de s'enfermer dans la chambre avec Matante. Il a le tour avec les enfants parce qu'il en a trois. C'est ce qu'il lui explique quand elle souligne que ç'a l'air facile pour lui de me trouver pas trop chiante.

«Les tiens, y parlent-tu aussi avec un faux accent français? L'autre jour, elle m'a dit que j'étais d'humeur labile. Labile, esti.»

Ils n'ont qu'à consulter la section «Enrichissez votre vocabulaire» du *Reader's Digest* et eux aussi ils vont s'améliorer. Papa et moi faisons le quiz chacun de notre côté quand son amie riche nous donne ses vieilles éditions. C'est toujours lui qui gagne, mais il commence à me voir dans son rétroviseur.

Ils ouvrent la télé dans la chambre, à côté. Je m'assoupis au son rassurant d'un épisode de *Columbo*. C'est un bruissement étrange qui me réveille, quelques heures plus tard. Il fait noir, le téléviseur est fermé, tout le monde dort. Pourtant, il y a des pas qui se rapprochent. Quelqu'un s'avance tranquillement. J'entends les craquements du plancher, puis une pause, puis les craquements qui repartent. La personne travaille fort pour ne pas être détectée, mais c'est raté. Je sais qu'il y a un intrus.

La peur est tellement grande qu'elle fige mes membres. Je suis clouée au lit. Les pas se rapprochent de la chambre de Matante. Je dois trouver la force de crier pour la prévenir. J'essaie, mais comme dans un cauchemar, ma gorge refuse d'émettre le moindre son. Je veux hurler, je dois le faire, or, je suis paralysée.

Une voix étouffée. Un râlement. Il est en train de l'étrangler. Elle se débat, je l'entends. Un tueur a fait intrusion pour nous liquider un à un. Le prochain, c'est l'amoureux. Ensuite, moi. Il violera nos cadavres. À moins que ce ne

soit son chum qui enserre la gorge de Matante jusqu'à lui casser le cou? Si je me lève maintenant, j'ai le temps de m'enfuir avant qu'il se rende à moi. À zéro. Trois, deux, un, zéro.

Je réussis à prendre le contrôle de mon corps et à bondir hors du sofa. Je cours à toutes jambes et fonce vers la porte de la chambre. Elle est bloquée par quelque chose. Le meurtrier m'empêche de l'ouvrir. Je pousse plus fort en criant. J'arrive, je suis là!

«Fauve? Qu'est-ce qui se passe, voyons donc?»

Matante est complètement nue. Elle tire la porte en tassant la boîte de livres étrangement posée devant. Elle se retourne, prend un drap et s'en couvre approximativement le corps avant de me ramener vers le sofa du salon. Son amoureux rit en se couvrant du mieux qu'il le peut avec les mains.

«Y a pas de meurtrier ici, ma chouette. Il faut que t'arrêtes de toujours imaginer le pire.»

Mais les sons? Je ne les ai pas rêvés. Je ne suis pas folle. On me demande calmement de me rendormir et de ne pas m'en faire avec ce que j'ai entendu. C'est une vieille maison, il y a plein de sons qu'on ne comprend pas. Et les halètements, c'était probablement juste le chum qui ronflait. Hein, chum? Dis-le à Fauve que tu faisais juste ronfler.



«Va chier, grosse truie, tu mérites de te faire battre, espèce de chienne, crève en enfer, pauvre pute, mange de la merde pis un esti de tas à part de ça, *fuck you, fuck you, fuck you*. Ha-pis-va-péter-dans-les-fleurs», qu'il lance vite, vite avant de reprendre son souffle.

Il a gagné aux cartes.

Et jamais on ne pourra désarçonner sa fille avec une simple insulte.



J'ai fait mon oral sur l'existentialisme. Ç'a fait jaser, je suis une fraîche qui lèche le cul des profs en lisant des livres que personne comprend. À la récré, on m'a avertie: il paraît qu'un élève de sixième année a décidé de me régler mon cas.

Je passe le cours de mathématiques à fixer l'horloge au-dessus de la porte. J'ai calculé que, si j'arrivais à aller aux toilettes trois minutes avant que la cloche sonne, je pourrais filer en douce et éviter de croiser les autres dans la cohue du retour à la maison. Ou alors, je pourrais y demeurer cachée en attendant que tout le monde parte, puis m'enfuir après. L'important, c'est de ne circuler dans l'école que si les couloirs sont déserts.

15 h 27. Madame, il faudrait vraiment que j'aille faire pipi.

«Franchement, il reste deux minutes au cours, Fauve. Fais un nœud dedans, comme on dit.»

Les élèves rient, heureux de se moquer de celle qui leur citait du Sartre il y a deux heures et qui menace maintenant de pisser dans sa culotte. Je baisse le regard pour camoufler l'effritement de mon ego.

15 h 30, la cloche, la ruée vers le dehors. Ça ne sert à rien d'essayer de me cacher, il y a des étudiants partout et j'ignore lequel s'est donné pour mission de me battre. Vaut mieux me rendre aussi vite que possible dans un endroit barré à clef. Un endroit avec un adulte, surtout.

J'empoigne mon sac et je fonce vers la sortie. La marche qui me sépare de chez moi ne prend pas plus de six minutes. J'en suis à la moitié quand je remarque ce gars qui me suit. Je le reconnais, c'est le blond qui a été expulsé de la maison des jeunes parce qu'il avait caché de la drogue dans la chambre noire. J'accélère la cadence et je me retiens de tourner la tête vers lui. Je refuse qu'il voie ma peur.

Il fait quelques pas de course et me rejoint. Paraît que t'aimes ça, les auteurs?

Je fixe le sol en poursuivant mon chemin. Il marche à mes côtés, souriant. Je t'ai posé une question, réponds.

Oui, j'aime ça, lire. C'est quoi, le problème?

Y en a pas, de problème, qu'il rétorque en s'arrêtant devant moi. Je fais un pas vers la gauche, il l'anticipe et atterrit à un demi-pouce de moi. Il me toise un moment, se racle la gorge et me crache dessus. Il rit tandis que mon regard se dirige vers la salive blanche qui coule le long de mon épaule.

Mes joues s'enflamment, mes yeux se mouillent, mais je reste droite et reprends mon rythme de croisière. Je me répète tout bas que ce n'est pas grave, qu'il n'y a rien là, mais l'humiliation me ravage. Elle me heurte d'autant plus qu'elle a raison d'être: je ne comprends même pas ce que c'est, l'existentialisme. À quoi je joue?

Le blond repart en gambadant, avec le visage satisfait du devoir accompli. Je ne me permets la tristesse qu'une fois la porte de la maison passée.

Quand je ne lui retourne pas son bonjour, ma mère s'approche, inquiète. Elle me trouve en larmes, recroquevillée contre le mur, mon manteau souillé sur le dos. Je lui raconte l'altercation en lui expliquant que, le gars, il avait raison de me cracher dessus. Qu'il avait été gentil de ne pas faire pire, en fait. Elle répond doucement que non, que c'est de la jalousie, que les enfants sont mesquins et que je suis trop bonne pour eux et que je ne dois pas m'en faire et qu'elle va arranger ça.

Elle tient parole.

Le lendemain matin, je suis surprise de la voir débarquer dans la cour de récréation. Elle a un visage que je ne lui connais pas, hardi, autoritaire. L'assurance du tireur d'élite, la démarche du prédateur qui a repéré l'antilope la plus faible. Elle a aussi quelque chose de *off*, un air déraillé, dangereux.

Je veux l'arrêter, la supplier de ne pas révéler ma faiblesse, sans quoi la situation va juste s'empirer, mais je n'ai pas le temps d'aller à sa rencontre qu'elle déclare fermement en pointant le jeune de sixième année: «Toi! Faut que je te parle.»

Elle replie son index pour lui faire signe de s'avancer. C'est à ce moment précis que tous les élèves se taisent. On se demande ce qui se passe, qui est cette dame, qu'est-ce que le blond a fait. Il la rejoint en affichant le sourire narquois du gars qui n'a pas peur, même qu'il ricane fièrement en s'offrant en spectacle.

«Si tu t'approches encore de ma fille, je vais te tuer.»

Il ne rit plus, trop concentré à blêmir.

«Tu penses peut-être que c'est des menaces en l'air, mais j'exagère pas. Je vais te tuer. Je m'en fous que tu meures, moi.»

Sa lèvre inférieure tremble, il va pleurer.

«Je vais répéter, parce que t'as pas l'air d'être le plus brillant: ma fille, tu la touches, t'es mort. As-tu bien compris? Je t'ai posé une question, réponds.»

Quand elle entend enfin le «Oui, madame» qu'elle attendait, elle tourne les talons et quitte l'école sans même m'avoir regardée. Le mot se passe: la

mère de Fauve est complètement folle, elle est prête à trucider n'importe qui qui va la niaiser.

Finalement, je n'aurai jamais besoin de mettre en application ni mes cours de karaté ni mes compétitions d'insultes.



«En vérité, en vérité, je te le dis: il va falloir que tu sois à l'aise avec la sexualité. Les femmes qui le sont dominant le monde. Je t'encourage pas pour autant à faire la pute, mais on est tellement cons là-dessus qu'il s'agit que ça te fasse pas peur pour que tu aies une longueur d'avance sur les autres. Et va surtout pas croire ceux qui vont te dire que c'est sacré. Le cul, c'est pas plus sacré que c'est épouvantable. Ça devrait jamais te stresser. D'ailleurs, sache qu'au lit tu peux jamais rien faire de mal. Tout est le fun. Ce sera mon seul conseil pratico-pratique. Pour le reste, on va s'en tenir à la politique. Oui, la politique. En tant que fille, on va te dire de te méfier des femmes qui aiment le sexe. On va essayer de te faire croire qu'elles valent moins que les autres, qu'elles ont pas de jugeote, qu'elles sont pas mariables, ou pire, qu'elles vont te voler ton partenaire. Mais dans les faits, ces femmes-là, elles ont tout compris. Leur droit au plaisir d'abord, mais toutes les portes que ça leur ouvre ensuite. La sexualité, c'est l'autorité. Méfie-toi des hommes qui veulent que tu te la joues innocente. Pourquoi tu te positionnerais d'emblée comme perdante dans cette relation de pouvoir? Prends le dessus. Affiche tes couleurs. Un jour, tu feras l'amour. Et si t'apprécies la chose, t'as pas à faire semblant d'être vierge pour le reste de ta vie. T'auras le droit d'explorer le sexe, d'en parler, d'en jouir. Pareil comme les hommes le font et s'en félicitent tout haut. Et juge pas celles qui en feront autant. Elles seront tes sœurs de combat dans un monde qui veut vous garder enfants et faibles et objets. Lis ça, c'est le *Kama Sutra*.»



Mon père m'a appris à jouer aux échecs. C'est important, selon lui. Primordial aussi que je développe mon goût pour le vin. J'ai onze ans, mais il n'est jamais trop tôt pour commencer à apprivoiser les cépages. Le budget est restreint, donc je m'entraîne principalement avec le vin maison de l'épicerie coupé avec de l'eau. Le but, ce n'est pas de me soûler – il n'y a quasiment plus d'alcool dans mon mélange –, c'est d'habituer mon palais. On ferait la même chose avec des fromages fins si on avait plus que dix dollars devant nous. Ça m'écœure, mais il n'en démord pas: savoir bien boire, c'est pouvoir s'infiltrer dans n'importe quelle discussion avec assurance, distinction et sujet brise-glace. Un jour, quand il ne sera plus là, je le remercierai pour ça.

Cet après-midi-là, donc, je joue aux échecs en sirotant du vin. Comme souvent, c'est du classique qui résonne dans le HLM. Des parures de bourgeoisie en plein trou à rats. J'ignore s'il se rend compte de l'absurdité de la supercherie ou s'il y croit.

Il y a du bruit, dehors. La voisine. En montant à la salle de bain, à travers la fenêtre, on peut voir sa cour. Mon père propose d'aller jeter un œil à ce qui s'y passe.

Je hoche la tête en rougissant. Je devine ce qui nous attend et j'en suis déjà ravie.

On grimpe les marches deux à deux pour aller plus vite: c'est bien ce qu'on croyait, elle est en train de déplier sa chaise de bronzage. On l'observe se coucher sur le ventre et détacher le haut de son bikini. Un beau teint uni, c'est important, on comprend. Mais ça ne m'empêche pas de remplir un seau d'eau et de le refiler à Papa, qui vient juste d'ouvrir la fenêtre. Il l'empoigne, le passe en dehors du cadre et laisse son contenu glacé couler d'un coup sur le corps de notre victime qui, sous le choc, se relève d'un bond en criant.

Je regarde ses immenses seins blancs en pleurant, hilare. Mon père, qui n'essaie même pas de cacher son fou rire, glisse quelque chose qui ressemble à «Oups!» entre deux tapes sur ses cuisses.

«Tabarnak, j'veus ai dit d'arrêter! Crisse que chus tannée!»

Mais elle ne peut pas se retenir de sourire. En fait, elle finit rapidement par se joindre à notre hystérie. C'est comme ça, avec lui. Personne n'arrive à se fâcher longtemps. Trop charmant, qu'est-ce que tu veux.



Cinquième année, heure du midi, cafétéria. Un essaim de jeunes s'est formé autour de la table du fond. Je m'en approche comme plusieurs curieux. Un bout de papier se passe de main en main. Il est tout froissé et ceux qui le déplient s'exclament quelques secondes plus tard: «Mais c'est quoi?» en riant nerveusement.

C'est Max qui a écrit ce mot-là, murmurent certains.

Je comprends pas ce que ça veut dire, répondent les autres.

Il arrive enfin à moi.

«Sodomie»

C'est quand un homme met son pénis dans l'anus d'une femme. On peut dire «enculer», mais «sodomie» c'est plus beau, je trouve. Ça fait plus propre, en tout cas.

Un silence intéressé se fait entendre.

Si ça vous tente, rendu là, je peux vous expliquer c'est quoi une pipe...

Jamais *nerd* n'aura été si populaire.



Il a déjà eu d'autres enfants. Ça ne le gêne pas de m'en parler. Est-ce que j'ai des questions?

Le ton est calme, le regard imperturbable. Ça n'a pas l'air grave, pourtant l'information me rentre dans le corps comme un poignard. J'ai des frères. Deux, chacun issu d'une union différente. Il les a abandonnés, ignore où ils se trouvent et n'a pas l'intention de les chercher.

Il ne les aime pas, ne les a jamais aimés non plus. Il n'était pas fait pour être père, il n'a jamais adhéré à l'impératif des responsabilités ni à celui de la stabilité.

Le surplace, ça tue à petit feu. Note-le bien, Fauve.

La famille, c'est construire une maison. Il préférerait les brûler. Et dans tous les cas, faut surtout pas se laisser croire qu'on doit quoi que ce soit à qui que ce soit.

Quand on n'est pas bien, on part, compris?

Il était chanceux. Ses parents étaient nantis et, surtout, généreux. Ils veillaient sur lui d'une attention dorée, un cocon rare pour ces années. Ce sont eux qui se sont occupés du premier quand il est né.

Il avait engrossé une *barmaid* particulièrement jolie et tout aussi droguée. Il l'avait rapidement charmée, comme il avait l'habitude de le faire avec une liste de conquêtes déjà enviable pour ses vingt ans. Elle est tombée enceinte. Elle était instable et colérique. Il était immature et narcissique.

Il ne voulait rien savoir de l'enfant, elle non plus, apparemment. Ce sont donc mes grands-parents qui l'ont langé, nourri, élevé. Mon père, qui vivait chez eux, n'était pas plus qu'un colocataire aux yeux de son propre fils.

Je me demande quelle émotion l'assaillait quand il croisait sa progéniture au détour d'un couloir. Est-ce qu'il était émerveillé par ses progrès? Gêné par sa solitude? Bouleversé par ses traits qui étaient au fond aussi les siens? Un produit de lui, si loin de lui.

Quatre ans plus tard, la *barmaid* a fini par revenir. Sobre, fière, mère. Son fils sous un bras, un sac sous l'autre, elle est partie refaire sa vie en Colombie-

Britannique.

Le deuxième, c'est plus simple. Il l'a fait à une femme qui n'avait pas besoin d'un père dans le portrait. Pour vrai, elle était super bonne toute seule. Elle était faite pour la monoparentalité. Il a décampé, il n'avait rien à faire là. Alors, des questions?

Je n'ai pas osé la formuler, mais l'unique que je me posais, c'était pourquoi moi? Pourquoi m'avoir endurée?

Puis, j'ai compris. Rien n'était joué, il pouvait toujours partir. Je devais être à la hauteur et lui offrir en tout temps ce qu'il demandait de moi. Dorénavant, il ne s'agissait plus que de le garder en vie, mais également de le garder ici.

Ce soir-là, il me flattera longuement les pieds pendant qu'on regardera un film collés. Il le fait régulièrement, mais cette fois, ses doigts sur ma peau me transmettront un message clair. Il est là, pour l'instant. C'est tout ce qui compte, non?



Maman et Matante, elles, ne sont malheureusement pas tombées sur la meilleure *batch* de parents. Des agriculteurs n'ayant de riche que leur foi et pourvus de mœurs empruntées à la Grande Noirceur.

Chez elles, on ne disait pas «Je t'aime», on ne le montrait pas non plus. Je ne sais même pas si on le pensait. On fessait sur les enfants, par contre. Exprimer la frustration, alors là, il n'y avait pas de problème.

Ceinture, bâton, poings, marteau. Elles ont tout vu passer, tout vu cogner.

Ma mère s'est enfuie du foyer à un âge où moi je ne serai toujours pas menstruée. Matante, elle, est partie plus tard. Trop tard.

Maman a ensuite dérivé d'un homme à l'autre, à la recherche de celui qui la ferait se sentir à la maison. Sauf que, pour elle, la maison, ça n'avait rien d'apaisant. C'était le contrôle et l'anéantissement. Elle a donc vogué d'échec en peine et de peine en échec. Jusqu'au jour où elle l'a croisé, lui.

Celui-là venait d'une famille bourgeoise. Il était populaire et admiré. Il ne devait pas être si mal. Comment se faisait-il, donc, qu'il l'attirait quand même comme un aimant? Peut-être qu'elle y était arrivée? Que, pour la première fois, elle trompait son *pattern*?

Oh, Maman. Sans s'en douter, elle ne faisait qu'en embrasser le paroxysme.

Ma mère adorera ses filles et ses époux de la seule façon qu'elle sache le faire: avec la soif immense caractéristique des carencés d'amour. Elle se mariera pour trouver refuge, elle fera des enfants pour combler le vide abyssal, elle déversera ses surplus d'affection sur ses clans temporaires, trop vulnérable pour éviter qu'ils ne s'entre-déchirent. Une junkie de la tendresse vouée à vivre en manque.

Y a jamais personne qui me touche, qu'elle me dit. Me flatterais-tu juste le dos?

La demande me paraît pathétique. Si chaque famille est aussi archétypée, mon rôle est choisi. Je serai le bourreau.



Ses parents étaient très aimants, mais ils étaient tout de même issus d'une autre époque. Celle où les vrais hommes ne pleuraient qu'en apprenant que Rock Hudson était gai. Enfant, mon père devait donc se cacher pour cuisiner avec sa mère. Papi refusait de le voir participer aux tâches ménagères de peur que ça transforme son unique fils en tapette.

J'ignore si la situation aurait été différente s'il en avait eu deux, remarquez.

Sauf que mon père adorait faire à manger, donc en catimini, il apprenait. Il est devenu un excellent cuisinier. Le meilleur coq au vin de la région, c'est chez nous qu'il se mange, et l'art de la table fait partie des nombreux savoirs qu'il tient à me transmettre, alors pendant qu'il fait des jobines dans les maisons du coin, je prépare le souper.

C'est facile parce qu'il me guide. À 14 heures, il m'appelle pour m'indiquer que le temps est venu de décongeler les cuisses de poulet. À 16 h 30, il me rappelle de préchauffer le four. Il énumère les épices dont j'ai besoin et me somme de mettre un bon carré de beurre sur chaque morceau de viande. L'autre fois, il n'y en avait pas assez, si je veux que ça croustille, ça prend du beurre, c'est pas compliqué.

Il n'y a aucun livre de recettes chez nous. Tout se fait à l'instinct. C'est important de goûter, d'essayer, de se tromper. Le budget d'épicerie doit être dérisoire, pourtant, ensemble, on mange bien. Ensemble, parce que le midi, quand je suis seule, je me contente de riz blanc plongé dans une canne de sauce BBQ St-Hubert.

C'est délicieux.



«Ta mère te donne cinq piasses par semaine, non?»

C'est vrai. Chaque jeudi, j'ai droit à ma paie hebdomadaire. Cinq dollars que je dépense au Dollorama ou que je mets de côté pour m'acheter un truc qui vaut vraiment la peine. C'est avec ces sous-là que j'ai obtenu mon toutou de singe, par exemple. Sauf que là, j'en ai plus. Je suis à sec pour trois jours, Matante, désolée.

«Crisse.»

Elle ouvre le deuxième tiroir de ma table de chevet. Des bas collants. J'ai pas menti, j'en ai pas, d'argent. Si j'en avais, ça me ferait plaisir de le lui offrir. Je n'hésiterais même pas une seconde. Elle a raison, elle en fait beaucoup pour moi. Elle est là chaque soir ou presque, ça vaut plus que mes bébelles du magasin à une piasse. Je vais dire à Maman qu'elle peut lui donner une paie à elle, plutôt qu'à moi, tiens.

«Fais pas ça. Tu parles pas de ça à ta mère, compris?

— De ça non plus?»

Bec sur le front, bonne nuit.



Dix, onze, douze, treize secondes sans l'entendre respirer. Je me lève. Son abdomen est au beau fixe, le mien implose d'un coup. Je l'empoigne par les bras en hurlant son nom. Papa! Il ouvre les yeux et crie en donnant un coup de poing vers moi. Il me rate, se confond en excuses et me demande pour la centième fois de ne plus le réveiller comme ça. Il va finir par me *puncher* pour vrai, un jour.



L'angoisse a fait son nid depuis un sacré bout. Le dimanche, elle coexiste habilement avec la douleur du déchirement.

C'est inévitable, dès qu'il me conduit chez Maman, le spleen dominical embarque. Chaque départ me scinde le cœur en deux. La vie avec ma mère n'est pas difficile, juste terne. Dans les limites de la normalité. Difficile de trouver l'exaltation là où il n'y a pas la moindre urgence. Je pourrais m'accommoder du quotidien triste si seulement je n'avais pas la conviction que chaque cassure paternelle était la dernière. Le problème, c'est que toute étreinte signe la fin. Si je ne peux pas veiller à sa survie, alors comment restera-t-il vivant?

J'ai besoin de lui comme il a besoin de moi.

Dans la voiture, personne ne parle. Je regarde le paysage défiler avec une expression ostentatoirement mélancolique pour imiter mes vidéoclips préférés. Je suis malheureuse et j'aimerais que tout le monde puisse le remarquer.

Je me demande s'il est triste aussi. Ou alors si, comme ces parents qui osent de plus en plus l'affirmer en public, il trouve dans sa parentalité à temps partiel la chance de s'épanouir pleinement. Du temps libre pour croître personnellement, devenir la meilleure version de lui-même et tout ça. En fait, j'ignore c'est quoi, s'épanouir, pour lui.

Quand on a une date de péremption déjà dépassée, plus de carrière, plus de blonde, il reste quoi?

Il reste nous. Moi, l'unique projet. La fille qui pleure en silence et qu'il console chaque semaine avec un immense cornet de crème glacée, à 17 heures. Juste avant le souper que sa mère lui a préparé et le début de la routine qu'il faut garder.

«T'as vu?»

Il pointe des oiseaux. Des charognards, ce n'est pas habituel dans le coin. Ils sont trois à faire de grands cercles là-haut. Il immobilise la voiture et en sort. Je le suis tandis qu'il s'enfonce dans le champ à notre gauche.

«Ils ont peut-être repéré un animal blessé. Faudrait l'aider si c'est le cas.»
On ne trouve rien.



Elle marche dans l'appartement en tentant de contrôler sa respiration. Elle refuse toujours de me dire ce qui se passe. Elle panique et essaie de faire semblant que tout va bien. Ses mains triturent le bas de son lainage. Elle arrête à l'occasion sa course pour murmurer «Non, non, non». Une automate, une zombie, une junkie, le genre de personne qui nous fait changer de trottoir quand on la croise.

«Maman, dis-moi ce qu'il y a.

— Je sais pas, ma chérie. Une intuition.

— C'est rien, une intuition...

— Quelque chose de grave, je le sens.»

Des fois, elle a des pressentiments. Ils sont rarement positifs. Ça parle la plupart du temps d'accidents de char ou de ma sœur séquestrée. Je ne me souviens pas qu'un d'eux se soit avéré, mais comme toujours, je me rue sur le téléphone pour m'assurer que la prémonition ne concerne pas mon père.

Il ne répond pas.

L'ange est à sa place, les pieds dans le vide. Quand même, si cette fois elle avait raison? S'il se passait véritablement un truc terrible et qu'elle le sentait par extrême sensibilité? Ce serait logique que ça regarde Papa, ils se sont mariés, ils ont été unis par la chair quand je suis née. Des liens comme ça, ça résiste aux années et ça défie les lois de la physique. Il doit être mort.

«Je pense que je le sens aussi, Maman. On fait quoi?»



Nouvelle travailleuse sociale, nouveau rendez-vous de contrôle. On veut juste prendre le pouls, savoir comment ça se passe à la maison. Ça fait combien de temps, déjà, que j'attends? Sept ans. Wow, ça doit peser lourd dans mon cœur. Il y a une drôle de note, dans le dossier. Est-ce que je fais toujours du... du bœuf haché, oui, voilà? Est-ce que j'en fais encore, donc?

Bien entendu, mais les exercices de respiration qu'on m'a donnés la dernière fois m'aidaient beaucoup. Je dirais que je suis moins dans la projection, j'arrive à trouver une emprise sur le moment présent. Petit à petit, mes nœuds se dénouent. En fait, c'est quasiment difficile à apprivoiser, cette vie de légèreté. Tsé, je suis tellement habituée à avoir les épaules lourdes.

OK, et est-ce que j'essaie toujours de berner mes travailleuses sociales en utilisant des grands mots pour décrire mes grands sentiments ou je fais un show juste parce qu'elle est nouvelle?

C'est correct, je peux continuer à jouer un rôle si ça me donne une impression de contrôle, mais quand je serai prête à accepter de l'aide pour vrai, elle sera là. Elle ne peut pas me forcer. Mais elle a remarqué plein de choses qu'elle aimerait me partager. Un jour, j'aurai peut-être envie de découvrir ce qu'elle pense de ma relation avec Papa et Maman et Sœur et Matante. Le premier m'impose sa vision de la vie, mais des visions, il en existe plusieurs. La deuxième semble confortable dans la houle, est-ce qu'elle l'est autant dans le calme plat? La troisième aurait peut-être des choses à m'apprendre sur les deux premiers, mais est-ce que je suis prête à les entendre? Et la quatrième, est-ce que je comprends qu'il faut m'en protéger? Sérieusement? Bref, ce jour-là où je voudrai discuter, ça va lui faire plaisir d'en jaser plus longuement avec moi. En attendant, pour aujourd'hui, est-ce que je préfère annuler la séance ou continuer mon beau monologue de jeune fille bien élevée?

La *bitch*.

«Je ne sais pas de quoi vous parlez.»



L'épisode des *Débrouillards* de cette semaine portait sur les *anolis carolinensis*. Depuis, je suis obsédée par ces minuscules lézards verts. J'en ai vu à l'animalerie de la rue Principale, ils sont dix dollars chacun. Pas cher, il me semble.

Mes parents s'entendent, je peux en avoir un. Je choisis le plus petit parce qu'il est évidemment le plus mignon. Pour déterminer son identité, j'ouvre le bottin téléphonique et y dépose mon doigt deux fois au hasard. La première pour le prénom, la seconde pour le nom de famille.

Bienvenue à la maison, Roméo Guénette.

Pour vivre, Roméo a besoin d'ombre. Il supporte très bien la chaleur, mais il doit avoir accès à une cachette pour se tempérer en tout temps. Je le sais, je l'ai entendu dans l'émission.

C'est pour cette raison que je ne mets pas la moindre roche dans son vivarium et que je le pose en plein soleil avant de partir à l'école.

À mon retour, Roméo est calciné. Ça ne me fait pas un pli. Peut-être que je m'inquiète pour rien, au fond. La mort, ce n'est pas si pire.



Il y a une carrière désaffectée dans le village d'à côté. Le terrain a des relents post-apocalyptiques. Au début, on ne remarque que les trous immenses laissés par des décennies d'extraction et de gars brûlés par la job, mais quand on s'avance jusqu'au bout du vieil aménagement, on découvre un précipice qui donne sur un lac.

Une douzaine de pieds nous séparent de l'eau. La baignade y est interdite, des affiches le stipulent très clairement, pourtant des jeunes hommes y plongent régulièrement. Des téméraires qui cherchent à tuer le temps dans une région où il ne se passe jamais rien.

À l'occasion, on s'installe pas loin et on les observe. Papa et moi, on commente leurs sauts avec rigueur, on s'émerveille devant leur audace ou leurs *flats*. Aujourd'hui, ils sont trois et ils sont plutôt bons. Le plus impressionnant vient de plonger et, sérieusement, je dois faire plus d'éclaboussures en lavant la vaisselle que lui en pénétrant la surface de l'eau. Ses chums l'applaudissent en sifflant, on fait pareil. Il m'envoie un sourire, nage dans ma direction et commence à grimper vers nous.

«Ça vous tenterait pas de sauter au lieu de nous juger?»

Je réponds non merci, mon père, lui, excellente idée.

Je le regarde, incrédule. Je peux pas, j'ai bien trop peur, c'est pas prudent, c'est écrit partout de pas le faire.

Raison de plus pour l'essayer, selon lui. Et il va me tenir la main, il ne pourra rien m'arriver.

Mon corps tout entier me somme de rester assise, malgré tout je me lève. Je suis mon père, tremblante, vers ce rocher duquel les habitués s'élancent. J'ai envie de vomir, de pleurer, de tout sauf d'obéir. Et pourtant.

Il prend ma main gauche. Il est grand, mon bras doit se soulever pour qu'on puisse entrelacer nos doigts. À trois, on commence à courir, et à zéro, on se *pitche*, OK? Non. Mais oui, de toute façon, tu vas devoir me suivre, pas le choix, qu'il me dit en désignant nos paumes collées.

Trois.

Il m'entraîne.

Deux.

Je ferme les yeux.

Un.

Je retiens mon souffle.

Zéro.

Son corps tombe beaucoup plus vite que le mien, mon bras tire vers l'abysse, nos doigts se délient. L'impact est étourdissant. Je suis loin, trop profond, j'ai l'impression que je ne retrouverai jamais l'air, mes membres battent vers le haut, mais le haut n'arrive jamais.

Sa main à nouveau. Il a replongé, il me ramène vers la surface. Il rit.

C'était le fun, hein?



Selon ma mère, si on veut s'assurer de se rappeler éternellement un événement précis, il suffit d'en prendre une photo mentale. Observer la scène et fermer les yeux pour la graver dans notre tête à jamais.

Comme chaque moment est le dernier, j'essaie de tout imprégner dans mon cerveau. La vie avec mon père est une collection d'instantanés à chérir parce que miraculeux, même dans leur plus grande banalité ou leur profonde déception. Le quotidien se fait conte et le souvenir, devoir.

Mon enfance est un collier où s'enchaînent des pierres aussi dures que brillantes. Elles deviennent peu à peu incandescentes.

J'aimerais l'enlever.

Mais qu'est-ce qu'il me resterait, alors?



Les filles qui sont dans les jeannettes reviennent d'un camp. Depuis, elles ne parlent que de Marie-Blanche et Marie-Noire. Elles l'ont essayé et ça fonctionne. Si tu suis les bonnes formules, tu peux invoquer celle que tu veux, mais il faut faire attention: si Marie-Blanche est bienveillante, Marie-Noire, elle, c'est la mort. Une peut t'aider à lancer un sort à ton *kick*, l'autre à le tuer. C'est un pensez-y-bien, quand même.

Je les supplie de me montrer comment entrer en contact avec ces entités-là. C'est important, elles doivent me mettre dans le coup. Elles ne sont pas censées partager le secret avec une païenne comme moi, mais les deux plus faibles de caractère se laissent convaincre. À 19 heures, dans le bois derrière l'école, c'est un rendez-vous.

Elles sont déjà là quand j'arrive. Sur le sol, elles ont posé trois cailloux – deux foncés et un quartz –, une chandelle et un bâton. Personne n'a de feu pour allumer la bougie, mais ce n'est pas grave, à ce qu'il paraît. Pas besoin, au fond.

«À qui tu aimerais parler, Fauve?

— Marie-Noire.

— Es-tu folle? On peut pas l'appeler, c'est ben trop dangereux.

— Ben, pourquoi vous me le demandez d'abord?

— C'est que tout le monde choisit Marie-Blanche d'habitude...

— OK, mais moi, je veux convoquer Marie-Noire. Montrez-moi comment, astheure.

— Mais pourquoi tu ferais ça? Marie-Noire, c'est la mort.

— Justement. J'ai des questions pour elle.

— Si c'est comme ça, on s'en va.

— Ouais, sérieux, on s'en va.»

Elles n'ont jamais vraiment su appeler ni l'une ni l'autre, si vous voulez mon avis.



Une lumière vive et brève me réveille. Les phares d'une voiture, un éclair ou alors un feu. La maison doit brûler, oui. Il faut réfléchir rapidement. Je ne vois pas encore les flammes, donc elles se concentrent probablement à l'étage d'en bas. Impossible de descendre, dans ce cas. Il va falloir sauter. Je risque de me casser tous les os, c'est trop haut. Est-ce que je pourrais arriver à lancer mon matelas au sol? Trop large pour traverser le cadre de la fenêtre, ça ne fonctionnera pas. Une corde? On doit bien avoir une corde quelque part, mais je l'attache où? Il n'y a rien d'assez solide pour retenir le poids de mon corps à cette amplitude. Je devrai risquer le tout pour le tout, plonger et essayer d'atterrir en roulant vers l'avant, comme le fait Bruce Willis quand il cherche à éviter de se pulvériser la colonne en se sauvant des explosions.

Je fais quoi de ma mère? Elle doit déjà avoir brûlé. Je suis toute seule désormais, je n'ai pas à penser à quiconque. Juste à mon corps et aux fractures. À moins que je reste ici. Que je me laisse prendre par la fumée et qu'elle m'endorme et que je ne me réveille plus, calcinée comme un gars à moto.



17 octobre.

Ce n'est pas l'Halloween, pourtant je suis en train de la passer. En guise de costume, j'ai un vieux drap sur la tête dans lequel mon père a fait deux trous à la hauteur des yeux pour que je puisse voir. Un fantôme qui défile dans les rues main dans la main avec un autre fantôme plus grand. Deux esprits qui cognent aux portes pour demander des bonbons et qui se font répondre que c'est pas encore l'Halloween, voyons. Voulez-vous un sandwich, j'sais pas?

La couverture laisse paraître mon regard qui roule vers le ciel. Je commence à être un peu vieille pour ce genre d'excentricités. C'est gênant, je suis désolée, ce n'était pas mon idée. À côté de moi, le tissu a beau le cacher, on peut deviner le plaisir immense que ressent mon père devant sa nouvelle lubie: se contre-crisser des impératifs du calendrier. Tant qu'à déjouer la mort, pourquoi ne pas aller jusqu'à en berner la fête?

Notre récolte précoce nous rapporte finalement plus de fruits que de friandises. Une victoire sur le calendrier et sur le diabète.



«Ce serait facile de la résumer à des questions physiques, mais en réalité c'est lorsqu'elle se fait indéfinissable qu'elle est la plus puissante. Quand elle émane de personnes qui osent la laisser irradier sur toute une société. Car ceux qui la possèdent peuvent nous en faire bénéficier, tous autant que nous sommes. Ils peuvent nous sortir de notre torpeur, mettre fin à l'obscurité de notre monde. Si nous en sommes tous dotés, seuls les plus courageux arrivent à la cultiver. Comme elle est courroie de révolution, plusieurs tentent de nous l'éteindre, de la voiler ou même de nous la voler. Il est impératif de faire preuve de dévouement et d'affirmation pour la laisser resplendir dans l'espace public. Pour incarner les éclaireurs. En êtes-vous capables, vous?»

J'ai gagné un concours d'art oratoire. Première fois qu'une participante si jeune remporte le grand prix provincial. Mon angle sur le sujet – la lumière – a surpris le jury par sa maturité. Évidemment, ma mère m'a aidée à écrire mon discours, mais c'est vrai que j'ai un bon sens de la mise en scène quand vient le temps de jouer à l'adulte.

Je suis fière de moi. Ça ne dure pas. Dès que je quitte le halo des projecteurs, mon père me fait part de ses impressions: la prononciation de mes «ch» pourrait être meilleure, j'ai regardé le chronomètre vers la troisième minute et fait de la surenchère sur la finale. Faut laisser l'émotion monter chez le spectateur, pas la lui imposer. Et j'aurais peut-être dû choisir un autre *kit*, j'apparaissais comme trop classique, trop sage. Un peu de provocation, ça n'a jamais tué personne.

C'est toujours comme ça. Chaque compétition, oral ou sketch improvisé dans le salon, il en souligne les failles. Il ne peut pas se contenter de me féliciter? C'est ce que tout le monde fait en ce moment, pourtant.

Bon, bon, bon, les larmes... Franchement, je ne dois pas refuser les commentaires constructifs. Comment je vais faire pour devenir la meilleure, sinon? Bien sûr, je suis douée, mais ça, je le sais déjà. On va mettre l'accent sur ce que j'ignore, sinon ce n'est pas productif. Un jour, je vais pouvoir accomplir tout ce que je veux. Simplement parce que, malgré mes lacunes, je suis supérieure à beaucoup de gens. Je suis d'une autre espèce. Mais en

attendant, il faut quand même continuer à travailler. On n'est pas une famille de paresseux, encore moins de perdants.

Allez, on se botte le cul et on fait mieux, la prochaine fois.



Elle va revenir, mais pour l'instant, elle a des choses à régler. Rien de grave et, surtout, elle est super bien entourée. C'est une question de semaines, ça va passer vite. Et en l'absence de ma mère, je n'ai rien à craindre, une gardienne va dormir à la maison jusqu'au retour de Matante. On ne me laissera pas seule.

Le lendemain, dans mon cours d'introduction à l'informatique, c'est le mot «borderline» que je tape en premier dans la barre de recherche d'AltaVista.



Il y a une liste de tâches à accomplir le vendredi: arroser les plantes, nourrir les poussins, épousseter les tablettes, remettre les livres en ordre alphabétique sur les étagères, préparer le calendrier des devoirs de la semaine suivante et nettoyer le tableau.

Cette fois, c'est moi qui suis responsable du dernier point. Je m'active pendant que le prof termine sa leçon. Je dois grimper sur une chaise pour atteindre le haut du tableau et en redescendre chaque fois pour tremper mon éponge dans le seau d'eau posé au sol. Je fais dos à la classe tout au long du processus. Je prends mon temps, je m'applique.

Ce sont les rires de mes camarades qui m'obligent à me retourner. Et c'est là que je le vois, agenouillé près de moi. Max. Pendant la récré, hier, il a touché le haut de mes fesses. Je n'ai rien dit de mon impression d'être envahie. De mon envie de décoller ses doigts de moi, quitte à les couper.

Max qui a un *kick* sur moi – je le sais parce que tout le monde en parle.

Max que je n'aime pas parce que je n'aime personne – ou presque personne.

Mais est-ce que j'ai le droit de le lui dire? Est-ce que c'est permis de refuser son désir, alors qu'il me donnerait le dessus sur lui? On ne se détourne pas d'un pareil pouvoir, il me semble. S'il m'ouvre cette porte, je dois la franchir. C'est ainsi qu'on retire ce qu'on veut des autres.

L'anxiété qui me paralyse; lui qui commence à chanter *Que je t'aime*, version Sylvain Cossette; moi qui lui demande d'arrêter; lui qui passe au refrain; moi qui lui ordonne de cesser; lui qui poursuit; moi qui descends de ma chaise, empoigne le seau, remonte sur ma chaise et en verse le contenu grisâtre sur la tête de mon prétendant.

Les élèves qui pleurent de rire, moi qui tremble de peur.

III

*La plaine est morne sous la pluie
Nuages bas, le temps est gris*



J'ai horreur de savoir qu'il passe Noël seul. Il a beau m'assurer que ça ne le dérange pas, je déteste l'imaginer réveillonner devant la télé.

Ma mère devait rentrer tôt, mais elle n'est toujours pas là. Ma sœur et moi l'attendons en mangeant une tourtière du supermarché. Ketchup aux tomates, pas aux fruits. Le téléphone sonne. Maman veut qu'on la rejoigne à l'usine, finalement.

On enfle nos bottes, la marche n'est pas très longue. Il n'y a personne dans les rues – ce n'est pas comme si elles avaient l'habitude de crouler sous les foules non plus.

La porte de la réception est barrée. On fait le tour pour entrer par les quais de chargement. Ce n'est pas notre première visite, on sait ce qu'on fait, c'est correct. On retrouve notre mère dans la cafétéria. Devant elle, quatre boîtes soigneusement recouvertes de papier journal.

«Je m'excuse, mes chouettes. J'étais censée avoir le temps d'emballer tout ça à la maison, mais on m'oblige à finir plus tard. Joyeux Noël, mes amours.»

Les cadeaux sont ici. Elle est donc allée les acheter sur son heure de lunch. Y a quoi d'ouvert, le 24 décembre?

C'est un joli chandail bleu et un album de Christina Aguilera. Y a le Jean Coutu d'ouvert, le 24 décembre.

Ça me va amplement. Merci beaucoup, beaucoup, Maman.



Dans la dernière semaine, j'ai lu *Kamouraska* d'Anne Hébert, *Kramer contre Kramer* d'Avery Corman, et *Le Grand Cahier* d'Agota Kristof. J'ai tout aimé et j'ai tout compris. Même la passe où une petite fille se fait lécher par son chien et celle où elle est heureuse de mourir violée par des dizaines de soldats.



On fête toujours le jour de l'An chez les mêmes amis de mon père. Une grosse soirée dans une maison centenaire qui sent le ragoût de pattes et la cigarette. Il y a les enfants qui vivent leur *rush* de sucre au sous-sol, les paresseux devant le *Bye bye* au salon et, pour la première fois, moi qui participe à la partie de «Meurtre et mystère» qui se joue dans la cuisine.

Ces amis ont une ferme où ils accueillent chaque année des stagiaires français. Celui du moment s'appelle Jérôme. Il a vingt-cinq ans, il est grand et ses cheveux sont sombres. J'ai envie de les toucher. Je le regarde beaucoup, je pense que ça le gêne. Je pense que j'aime ça.

J'ai hérité du rôle de la prostituée. Tout le monde autour de la table rit. Fallait bien que le seul *kid* se ramasse à jouer la pute. Je rougis. Non pas à cause du vocabulaire, mais parce que je réalise qu'ils ne me jugent pas capable de susciter le désir. Je veux leur donner tort.

Je sais que mon corps est celui d'une enfant. On me donne souvent deux ans de moins à cause de ma taille. Quand on se déshabille après les cours d'éducation physique, je ne vois pas une seule fille aussi maigre que moi. Et je suis une des rares qui ne commencent pas à «bourgeonner», comme dit Maman.

Mon enveloppe ne correspond pas à ce qui m'habite, mais je n'ai pas besoin d'un corps de femme pour prouver que j'en suis une. Ma confiance va au-delà de ces simples considérations pratiques. Je récite donc mes lignes de manière sulfureuse. Je fais la chatte. Un malaise s'installe, mais il ne me perturbe en rien. Moins je mets d'eau dans ma coupe de vin, moins je m'intéresse à ce que pensent les autres.

Jérôme a pigé le rôle de mon client. Dieu doit exister. Il évite mon regard quand on joue nos saynètes. Je fais exprès de le toucher dès que le scénario me demande de mimer la passion. Il rit nerveusement.

Les bouteilles se vident aussitôt posées sur la table, le jeu devient prétexte aux *jokes* de cul. Mon intensité passe maintenant inaperçue. Devant nous, deux bonshommes font semblant de se battre au nom de la crédibilité de leurs personnages. Ils sont tout rouges de sueur et d'alcool. Je me retourne pour

sourire à Jérôme et, alors que je cherche ses yeux, je les découvre affairés à détailler mes cuisses. Je le vois. Il sait que je l'ai vu. Son visage s'aggrave. Il quitte la table. J'ai réussi. Je veux continuer.

L'hôte lance bien fort: «Ramène donc ta guitare, Jérôme!»

On lui a appris des classiques d'icitte. C'est assez *cute* quand il chante du Paul Piché avec son accent.

Il revient enfin après de longues minutes et s'assied loin de moi.

Comme il serait doux

Guélonla mon Joe ma lurette

Comme il serait doux

D'avoir un baiser d'elle

D'avoir un baiser d'elle mon Joe

D'avoir un baiser d'elle

Je jure qu'il m'a regardée.



Ce matin, il avait trop mal au cœur pour manger. Il a pris un couteau et l'a planté de toutes ses forces dans la porte d'une armoire.

Quand il a vu la panique dans mes yeux, il s'est excusé.



Pour terminer notre primaire en beauté, notre enseignant nous propose de faire une capsule temporelle. Les élèves de sixième année doivent écrire leur rêve pour le futur sur un bout de papier. On va ensuite glisser les réponses dans une jolie boîte en métal et l'enterrer profond, profond dans la cour de récréation.

Dans dix ans, le prof lui-même va la retrouver, puis il va s'assurer de nous poster notre bout de papier, question qu'on se rappelle tous et toutes ce à quoi on aspirait, du haut de nos douze ans.

L'idée est excitante. C'est rare qu'on ait la chance de prédire l'avenir, encore plus de recevoir un message du passé. Je réfléchis longuement et, au fond, je n'ai qu'un seul souhait.

«Dans le futur, on aura trouvé un remède contre le cancer et mon père sera vivant.»

À part quand je prie, sur mon radar, il n'y a que lui.



Il y a un couple en train de rentrer une trâlée de boîtes dans l'appartement de Matante. Un gros et une grosse qui ont l'âge d'être mes parents. Ils manquent d'écraser leur petit chien laid à chaque pas. On dirait qu'ils emménagent, mais ça ne se peut pas. On ne peut pas laisser des gens entrer comme ça, il faut réagir. Je m'élance vers les escaliers, prête à les chasser. Maman me retient.

Elle a vidé l'appartement pendant la fin de semaine. Elle ne veut pas que je me fâche, elle va m'expliquer. Les choses sont finalement plus compliquées qu'on le pensait. Des fois, l'humain, il a des trous tellement grands qu'il faudrait des cargaisons de considération pure pour arriver à en combler ne serait-ce que la moitié. Pis encore faudrait-il que ces humains-là aient envie de se boucher le cratère.

Pour l'instant, Matante, ça lui tente pas.

Ça veut pas dire qu'il faut l'aimer moins. Elle mérite notre tendresse inconditionnelle, mais je ne dois pas lui ouvrir la porte, si elle vient quand Maman est absente. Pas besoin d'avoir peur, non. S'agit juste de faire semblant qu'il y a personne à la maison le temps qu'elle s'en aille.



Elles sont quatre et elles rient tout le temps. Émane d'elles une légèreté qui m'attire brutalement. Je veux m'en approcher comme le papillon de nuit qui se cogne sur le lampadaire, comme la planète qui tourne autour du soleil en quémandant de la chaleur, comme le racontent toutes les paroles de toutes les chansons d'amour jamais écrites.

Dès le premier jour, j'ai un coup de foudre pour cette gang qui fait résonner son fond d'accent anglo dans les couloirs et qui n'en a rien à cirer de ce que les autres peuvent bien penser.

Elles sont quatre et elles me révèlent l'importance des «meilleures» amitiés.

Elles m'accueillent tout de suite. Parce qu'elles n'ont pas une once du cynisme propre aux préados et qu'on partage une certaine étrangeté. Un sens de l'humour loin des standards, un look peu étudié, une intelligence très scolaire et un je-m'en-foutisme qui nous protège des aléas d'une polyvalente où le football est roi.

On devient cinq et, ensemble, on est bien. On essaie donc de passer aussi peu de temps séparées que possible. Appels en rentrant de l'école, MSN Messenger après le souper, *sleep-overs* la fin de semaine, chez elles ou chez moi. Je préfère le dernier cas de figure.

Elles vivent chacune dans une belle maison, leurs parents sont encore mariés, ils ont de l'argent, à table ils se racontent leurs journées, après il y a des devoirs à faire. Sur les murs, des photos de famille et des calendriers avec des responsabilités partagées. Un mélange de douce présence et d'autorité. De la richesse et des privilèges. Passer la nuit là-bas, c'est comme aller à l'étranger. J'ai l'impression d'être une fraude.

Un jour, quelqu'un va bien le remarquer.

J'aime mieux leur ouvrir la porte du petit quatre et demie et assumer que je vis le reste du temps dans un HLM que risquer de me faire arracher mon masque d'enfant standard par leurs géniteurs. Elles ont le droit de me voir en vrai. Leur famille, par contre, c'est moins nécessaire.

De toute manière, elles préfèrent souvent mes demeures, surtout celle pour pauvres. Elles louangent mon père, qu'elles trouvent plus chouette que leurs propres parents. Normal. Papa, il adore mes amies. Plein de cerveaux frais à éduquer, plein d'âmes nouvelles à altérer. Il leur offre beaucoup d'attention et de respect. Tout ce dont trop d'ados manquent injustement.

Elle est pas belle, la vie, ici?



Ma sœur a déménagé à Montréal. Son premier appartement à elle toute seule. Elle pense que je devrais en profiter aussi. Ce n'est pas si difficile, je pourrais venir la rejoindre. Un autobus, même pas de transfert, et elle va m'accueillir au terminus. J'attends quoi, qu'elle fasse une pancarte à mon nom? Elle va le faire si c'est ce que ça prend.

Je pile sur ma crainte de tout et j'embarque pour la première fois dans l'autocar vers la grande ville. Je peux apercevoir ma sœur à travers la fenêtre avant d'en descendre. Elle a préparé des collations, au cas où j'aurais eu faim pendant les cinquante minutes de transport.

Constats: le métro, c'est aussi amusant que je le croyais; les gens d'ici sont moins épeurants que je le pensais – même pas croisé de *gun*; et le sushi, ça donne envie de vomir.

Elle me tient la main quand on traverse les artères les plus achalandées, me traîne au cinéma voir un film d'ados, m'emmène magasiner des souliers, me donne de l'argent de poche. Elle me répète qu'elle est fière de moi, que je vieillis si bien et qu'elle m'aime d'amour. Sa bienveillance avive chez moi un sentiment d'étrangeté. Comme si ces soins-là m'étaient aussi nouveaux qu'attendus.



«En vérité, en vérité, je te le dis: la drogue, c'est le fun, ma fille. Ce que je roule en ce moment, c'est un joint. J'en fume trois ou quatre par année. Ça me détend. Et je te précise pas ça pour que tu penses que c'est thérapeutique. Ce l'est pas, c'est juste plaisant. Je me sens plus léger, j'ai envie de rire, de danser, pis de dormir. On va te crier que c'est dangereux, on va te dire plein de conneries, mais crois-moi: y a rien là. Du gros plaisir roulé. J'ai expérimenté pas mal avec le LSD – je ne sais d'ailleurs toujours pas si j'ai réussi à faire un *backflip* quand j'avais vingt-cinq ans ou si j'ai halluciné tout ça. C'était très réaliste, en tout cas. Mais considérant que je l'ai fait sans me donner d'élan, en partant d'assis sur une chaise, plus j'y pense, moins c'est probable... J'ai fait pas mal de coke aussi, un peu d'héroïne, même. Dans mon temps, c'était différent. Tout le monde le faisait. Et bon, je suis rendu vieux. Du *pot* à l'occasion, c'est en masse. *Anyway*, ce que je veux dire, c'est que tu vas finir par en prendre toi avec, donc j'aimerais mieux que la première fois ça soit avec moi. Je pourrai veiller à ce que tu fumes du stock correct et ça va t'éviter la crise d'anxiété de ceux qui ont peur de se faire pogner. Tu me feras signe quand tu seras prête.»



Les filles ne peuvent pas circuler dans l'abbaye. J'ai le droit d'entrer dans le couloir principal, mais nulle part ailleurs. Mon père tient tout de même à ce que je découvre l'endroit. C'est ici qu'il se retire une semaine par année pour se calmer. Ça l'aide à se défaire des mauvais élans – genre poignarder le mobilier. Tsé, s'il est pour vivre dans la peur, il préfère mourir tout de suite, alors il va essayer, voir s'il est encore capable de la contrôler un peu.

C'est le lit en bois de sa petite chambre, l'interdiction de parler et la bouffe vraiment pas si bonne de l'abbaye Saint-Benoît-du-Lac qui le ramènent chaque fois à l'ordre. Je dois beaucoup aux bonshommes vêtus d'une robe partout autour. C'est important que je le sache. Il veut en saluer un en particulier, il va entrer. Je peux l'attendre à l'extérieur?

Je retrouve la sortie en suivant les immenses arches dorées qui encadrent le corridor public. C'est majestueux. J'aimerais constater de quoi il en retourne à l'intérieur, je ne comprends pas ce qui m'en rend moins digne qu'un homme.

Paraît qu'il y a des sœurs, de l'autre bord. J'imagine que j'ai le droit de traîner là... Je traverse le jardin fleuri, monte une légère côte et j'aperçois un bâtiment pas mal plus modeste. Il n'a rien à voir avec le cloître aux allures de château.

Si être femme, c'est se faire attribuer une *dompe* à la place d'un manoir, Papa a raison. Il va falloir que je travaille à devenir unique.



Pour rentrer à la maison, il faut longer la rivière. Par ici, les courbes sont plus serrées. Si mon père n'était pas attentif, il pourrait aisément en rater une. La prochaine a l'air particulièrement abrupte, d'ailleurs. Tandis qu'on s'en approche, je peux deviner la suite. La voiture éjectée vers le bassin, ma tête qui entre en collision avec le toit sous le poids de l'impact. Le sang qui coule sur mes yeux quand je me réveille déjà à moitié submergée par l'eau glacée qui s'infiltre par toutes les fissures et les trous et le tuyau d'échappement, même.

Mon père, toujours inconscient. À moins qu'il ne soit mort? Oui, il est mort. Je n'arrive pas à détacher ma ceinture de sécurité, ma main cassée n'en trouve pas la force. Je dois me calmer, prendre le temps de respirer avant que l'air ne soit complètement évacué par le courant qui fait son nid dans notre auto. Trois profondes inspirations et je replonge les doigts vers ma ceinture. Elle se défait. Je délie mon corps endolori et m'attaque à la porte. La pression est trop forte, elle ne bouge pas d'un millimètre. La fenêtre, peut-être? Plus je tourne la manivelle, plus l'eau entre. Elle fonce vers mon visage et le jet est si puissant qu'il me gifle. Je recule contre mon père, inerte et recroquevillé sur le volant. Je me donne un élan et m'immisce dans la vitre ouverte, côté passager. La voiture est maintenant derrière moi, je me retourne pour la regarder couler. Je souffle un dernier baiser à Papa.

Plus bas, un poisson attire mon attention. Je nage vers lui. Il me murmure sa solitude. Je pense que je vais rester ici un peu, avec lui. Quand les autorités trouveront mon corps à côté du cadavre de mon père, il n'aura qu'à dire qu'il ne sait rien de ce qui s'est passé. Qu'il est arrivé après le drame et que, mourir si jeune, non mais quelle tristesse.



Mes seins commencent enfin à pousser, j'ai même deux ou trois poils qui sont apparus sur mon pubis du jour au lendemain. Ce n'est pas une figure de style: je me suis couchée avec rien, je me suis réveillée avec ça. Pour la première fois, je mets un chandail et une petite culotte avant de me faufiler dans le lit. Mon père hausse les sourcils, sourire en coin.

«Tu penses vraiment que t'as quelque chose à cacher?»

Je ne dis rien.

Ça fait dix ans qu'il est censé être mort. Son plan initial n'incluait pas la gestion de ma puberté. On fait quoi, maintenant?



Il y a beaucoup de stock dans le salon. Des statuettes en ivoire rapportées d'un voyage africain par mes grands-parents, des masques en bois, des épées, un gros dragon en céramique, un calendrier de restaurant chinois vieux de quatre ans et autres objets qui confèrent à la pièce des allures de musée de l'appropriation culturelle. Dans ce chaos, disons que la mallette rangée sous le meuble de la télé n'est pas ce qui attire l'attention en premier. En fait, je ne l'avais jamais remarquée.

C'est quoi? Mon père sourit, mais son regard se voile. Il n'avait pas pensé à ça depuis un bail.

Il ouvre la petite valise, elle doit contenir pas loin d'une trentaine de cassettes. Du type que j'utilisais il n'y a pas si longtemps pour enregistrer le 6 à 6. Sur chacune, une étiquette: *Madame Butterfly*, *La Traviata*, *Carmen*, *Faust*...

Jadis, Mamie chantait l'opéra. C'était avant Papi. À l'époque, elle était fiancée à un Américain. Elle a tout abandonné – prétendant et carrière – quand elle a rencontré cet homme qui ne lui promettait pas la lune, mais de l'amour à ne plus savoir quoi en faire. Ça, et du plaisir. Puis ils en ont eu jusqu'au bout. Octogénaires, ils portaient encore bras dessus bras dessous avec un bandeau noué sur le front comme des hippies. Ou des ninjas. Ce n'était pas de leur âge, ni même de leur époque, mais leurs cheveux blancs le portaient fièrement. Des fois, ils disaient «*konnichiwa*» aux passants.

Je me demande si elle s'ennuyait de la scène. Si elle a déjà regretté d'avoir mis fin à un pan de sa vie pour se lancer tout entière dans une autre. Dans celle d'autrui.

Elle n'a jamais arrêté de chanter, en tout cas. Et quand elle est tombée malade, elle a enregistré les airs préférés de son mari pour qu'il puisse à tout jamais les entendre. L'entendre, elle.

Mon père glisse une des cassettes dans la radio noire d'un autre âge. Il s'assied à même le sol et pleure en silence.

«Va chercher un papier, s'il te plaît. Note tout ce que tu vas vouloir garder

quand je serai mort. Le reste, on pourra le donner. J'ai juste besoin de connaître ta sélection avant que les amis s'entre-déchirent pour les deux gazelles en ivoire.»



Il avance lentement dans l'allée des légumes, sa passoire vissée sur le crâne.
Son *gloss* rose s'étend un peu sur sa moustache, son paréo noué sur le côté
laisse entrevoir ses jeans à chaque pas.

J'ai gagné cinq parties.



C'est notre première fois avec eux. On a des amis communs, mais on ne s'est jamais rencontrés, il était temps qu'ils nous rassemblent tous dans un même souper. Mon père élargit son réseau, il est content. Ça me fait plus de monde à conquérir, je suis contente aussi.

Le couple nouveau est splendide et ses trois enfants sont si parfaits que c'en est énervant. Ils semblent sortis d'un magazine de plein air. L'homme a des grandes mains noueuses qu'il aime balader contre le dos de son aînée. Ses traits sont doux et il est doté d'une présence remarquable. Quand quelqu'un parle, il arrête ce qu'il fait, plonge les yeux dans ceux de son interlocuteur et écoute. Tout le monde a l'air de compter pour lui. Je veux compter plus.

Je jase de souveraineté, du dernier Philip Roth, du rapport vampirique que Modigliani entretenait avec sa muse, Jeanne Hébuterne. Je ris des blagues salées et je les comprends pour vrai. Je bois mon vin sans même y ajouter d'eau. Je suis une femme, le voit-il?

À table, on souligne ma maturité. Un compliment que mon père et moi recevons avec une fierté égale. Les enfants jouent dehors tandis que je poursuis ma parade.

Au salon, je m'assieds délibérément à côté de l'ami de nos amis. La causeuse a de la place pour trois, mais je m'installe tout de même au centre. Ça s'obstine maintenant sur l'avenir de la langue française. Je ne parle plus beaucoup, trop concentrée à orchestrer mes prochains mouvements.

Ma jambe, d'abord. Contre sa jambe. Il croise les siennes, rompant le contact. Je me colle davantage. Il sourit, voit peut-être un besoin d'affection enfantin. Il met un bras autour de mes épaules et m'offre un rire franc. On s'en approche, mais ce n'est toujours pas ce que je cherche. Je laisse ma main contre le côté de sa cuisse. L'air de rien, elle repose là, c'est tout.

Il s'écarte et se dirige vers la cuisine. Tandis qu'il prépare un café, je m'assieds sur le comptoir, tout près de lui. Sa camaraderie fait place à une froideur embarrassante. Je la nie et le fixe en silence. Il prend une tasse, j'en profite pour effleurer son avant-bras du bout des doigts. Il lève les yeux sur moi, confus, en faisant un pas de recul. Je descends mes doigts sur sa ceinture.

Il passe la main contre sa barbe et soupire.

Sa femme entre dans la pièce et se penche vers moi, le visage tendre, mais le regard inquiet: «Pourquoi tu fais ça, ma puce?»



C'est elle, je peux la deviner à travers le rideau de dentelle. Maman n'est pas là, je n'ai pas le droit de la laisser entrer. Je m'adosse rapidement au mur adjacent à la porte en attendant qu'elle reparte.

Elle cogne plutôt de plus belle.

«Fauve, je t'ai vue. Je sais que t'es là, ouvre.»

La peur qui me tombe dans le ventre et m'empêche de bouger.

J'entends Matante qui s'éloigne, puis un son dans le salon. On dirait une roche. Je rampe pour éviter d'apparaître devant les fenêtres. Elle essaie d'en casser une. Elle lance les pierres une par une, chaque fois avec plus de conviction. Une fissure se crée. Elle court maintenant à nouveau vers la porte.

«Ouvre, ma tabarnak. Je t'ai demandé d'ouvrir.»

Elle frappe avec ses poings, avec ses pieds, avec sa sacoche. Une inconnue.

Je demeure couchée derrière le divan, tétanisée.

«*Fuck off*. Dis à ta mère que le jour où je vais vous pogner, je vais vous tuer, mes crisses.»

Je resterai cachée derrière le sofa jusqu'à ce que Maman revienne.

Ça lui prendra un moment avant de trouver les mots.

«Les trous, mon cœur. Tu peux pas les comprendre, les gros de même.»

En moi, il y a la maladie et la fuite. Elles me viennent de mon père, du cancer et de cette pulsion qui pousse à détruire tout ce qu'on aime pour mieux l'abandonner. Je ne pourrai pas y échapper, on m'a légué ça entre deux parties de cartes.

Il y a aussi, dans mon ADN, la folie. Elle, elle vient d'ici. Si Matante est cassée, j'imagine que je le suis également. Même famille, même sang. Si je ne finis pas mes jours cancéreuse à trente ans, je les terminerai institutionnalisée. Des ventouses au crâne, une clope molle au bord des lèvres et des pilules plein les poches. Le mal est probablement déjà en train de se répandre, d'une manière ou d'une autre. Ce monde que je crois mien, il n'est peut-être que la

fabrication d'un esprit qui déraile tranquillement. Je peux essayer de faire semblant le plus longtemps possible, mais un jour les gens y verront clair. Ils réaliseront que dans ma tête coexistent un millier d'univers parallèles et qu'il n'y en a pas un seul où la violence n'est pas reine.

Matante, elle est fâchée parce que sa famille la nie plutôt que d'accepter de s'y reconnaître.



Quand je n'arrive pas à fonctionner, que la panique défonce mes poumons et coud mes mâchoires l'une contre l'autre, je l'appelle encore.

J'ai treize ans, mais j'ai le réflexe de demander ma mère comme si je ne comptais pas plus de cinq printemps.

C'est qu'il n'y a que ses faux ongles pour m'aider à retrouver mon souffle. Ses doigts dans mes cheveux, leurs mouvements tendres contre mon crâne, nos respirations qui s'allongent, la brève certitude de ne pas être seule.



J'ai deux frères. Je ne saurais pas les reconnaître si je les croisais. J'imagine qu'ils m'intrigueraient, m'attireraient pour des prétextes d'abord biologiques. On serait aimantés, question de gènes. Je leur parlerais et ce ne serait pas très long qu'ils finiraient par m'interpeller pour des raisons métaphysiques.

Leur insouciance me ferait tripper. Elle est en eux comme elle est en moi, cadeau de Papa. Leur façon de cracher à la face du statu quo m'enivrerait, leurs perversions me fascineraient, leur imprévisibilité m'exciterait. J'en tomberais amoureuse et ils voudraient me posséder aussi.

Je marierais le premier, lui ferais un bébé et on jouerait à qui part en premier. Ce serait moi qui gagnerais, parce que j'ai eu la chance d'être entraînée. Je le laisserais là avec notre enfant et je n'y penserais déjà plus le lendemain.

Je rencontrerais le second par hasard, dans un bar. Coup de foudre, encore. Je l'épouserais lui aussi, mais il déguerpirait pendant que j'accouche. Je serais ravagée par la défaite, humiliée à en crever. Et donc, je choisirais d'en finir.

Quand le médecin s'approcherait avec ses ciseaux pour couper le cordon qui me lie au bébé, je les lui arracherais des mains. Il serait surpris, me demanderait de les lui rendre. Je refuserais. Il commencerait à avoir peur, les infirmières me supplieraient de rester calme et de retrouver la raison, mais moi, je rirais en leur disant que je ne l'ai jamais eue. Je leur proposerais de regarder ailleurs afin de leur épargner une photo mentale, et j'enfoncerais les lames dans ma gorge.

Des années plus tard, mes deux fils se croiseraient par hasard, dans un bar. Ils ne comprendraient pas pourquoi, mais ils auraient envie de se défoncer à la fois le cœur et le cul.



Je suis tannée de disséquer les nouvelles de la journée. J'aimerais parler du gars que je trouve plus intelligent que les autres à l'école ou de la nouvelle chanson d'Alicia Keys. Je ne sais rien du conflit israélo-palestinien et je ne peux pas faire la différence entre Miles Davis et John Coltrane juste en entendant une pièce de jazz. On peut pas être normaux, rien que pour un souper?

«Coudonc, es-tu conne?»

Les mots, comme autant de coups de poing dans le thorax. Les larmes montent malgré moi. À part elles, mon visage demeure impassible. Je refuse qu'il constate l'ampleur des dégâts.

C'est trop tard. Il se recule contre sa chaise, sa main tremble tandis qu'il la tend vers sa coupe. Il pleure aussi.

«Je t'ai volé ton enfance.

— C'est-tu parce qu'ils étaient cons que t'as abandonné les autres?»



Depuis que je dors habillée, mon père couvre son pénis d'une débarbouillette quand il prend son bain et qu'il me demande de lui laver le dos. Autre changement: ces taches brunes qui apparaissent depuis peu sur son torse et ses bras.

On n'en parle pas. On les voit, c'est déjà en masse.



J'ai quatorze ans, dont dix passés avec lui sur du temps emprunté. Pour célébrer mon anniversaire davantage que le miracle, tous mes amis sont conviés chez mon père. Tant qu'on reste au sous-sol, on peut faire ce qu'on veut. Il a même acheté de la bière et du Baileys, dites-le juste pas à vos parents.

Une vingtaine d'ados sont entassés dans la minuscule pièce. La plupart s'empilent sur le divan sectionnel en suède brun. Les plus soûls sont sur le plancher et ce sont évidemment eux qui sortent la bouteille en applaudissant. Ça me tente moyen de jouer. Il n'y a qu'un gars ici que j'aimerais *frencher*, mais il jette déjà son dévolu sur une blonde beaucoup plus jolie que moi. C'est correct, je comprends. Je ne suis pas laide, mais je ne suis pas de ces beautés qui attirent les ados. Ce sont les hommes qui me remarquent quand je marche. Eux qui me sourient et qui posent leur regard, même brièvement, sur mes longues jambes. Les gars de mon âge, ils ne s'intéressent pas aux jambes fines, aux fesses bombées et aux cheveux en bataille. Ils ne se vouent qu'aux gros seins. Je n'en ai pas, mais je sais avoir des yeux cochons, c'est triste qu'ils y restent aveugles. Je joue quand même, parce que c'est jour de fête. Mais pas longtemps, je suis plus occupée à être une bonne hôtesse qu'à *scorer*.

Je console les filles qui braillent en découvrant avec frayeur les méandres sentimentaux inhérents aux *shooters*. J'ai toujours l'œil sur les deux gars populaires qui ne gèrent pas encore leur alcool et qui font beaucoup de «blagues» voulant qu'ils pourraient essayer d'agrandir la pièce en *bustant* un mur. J'essuie chaque goutte de Tornade qui éclabousse le plancher. Et à travers le tout, je m'assure que 99,9 The Buzz ne griche pas. On est proches des lignes, d'habitude on le capte bien, mais ça arrive qu'on perde les ondes. Ce serait quand même regrettable.

Vers 3 heures du matin, un des gars populaires a une fringale. Il monte à la cuisine et entreprend de faire du pain doré pour tout le monde. Papa n'est pas couché, il le regarde sortir outils et assiettes avec curiosité. L'appétit est grand, alors le footballeur jette les tranches à même la surface du four. Pas

besoin de poêlon, on peut en faire plus en même temps si on allume tous les ronds et qu'on étale du pain sur chaque centimètre carré de plan chaud.

Oui, oui, bonne idée, répond mon père. Tant que tu nettoies après, je trouve ça beau d'explorer les méthodes. Fonce, garçon.

Après quarante-cinq minutes de trip, résultats mitigés, mais poêle scintillant.

Je redescends en mangeant ma tranche directement avec les doigts. À peu près tout le monde est K-O, plusieurs à même le plancher. Ça sent mauvais, comme un mélange de sueur et de vomi ravalé. Je suis la fêtée, je mérite du confort. Je grimpe vers le bureau où se trouve le lit de camp qu'utilisent mes amies quand elles passent la nuit.

Ce soir, je ne dormirai pas avec lui.

Un son me fait sursauter. C'est le gars plus intelligent. Il se glisse sous les draps, me prend dans ses bras et murmure joyeux anniversaire en s'assoupissant, la tête contre ma nuque.

Quatre heures plus tard, mon père nous réveille en ouvrant la porte. Le jeune homme à mes côtés n'a pas de chandail, mais il porte toujours sa casquette. D'après Papa, ça veut dire qu'il ne s'est rien passé de très grave. Tu peux changer de face, p'tit gars, je vais pas te chicaner.

«Pis, Fauve, combien t'en as *frenché*, hier?

— Trois.

— Ça, c'est ma fille!»

Il ressort fier, je me recouche heureuse.



Un précédent est créé. Désormais, je ne dormirai plus dans son lit. Par contre, chaque nuit, je ferai des rondes. Je m'approcherai de sa porte pour mieux l'entendre ronfler et, dès que j'aurai le moindre doute quant à son état, je lui ordonnerai mentalement de se réveiller. Je n'aurai pas à dire quoi que ce soit, il me suffira d'y penser très fort pour que mon père se lève et fasse le tour de la maison comme un gardien sans bâton. Quand je lui demanderai la raison derrière son éveil soudain, il me répondra qu'il ne la connaît pas. J'aurai alors la confirmation de notre télépathie nocturne.



Je fume finalement mon premier joint sans la moindre supervision parentale. Comme tous ceux qui s'ensuivront, d'ailleurs. La scène est clichée: un feu de camp, une guitare et une chanson d'Oasis peu maîtrisée. J'imagine qu'il serait déçu, mais les drogues font partie du très mince spectre des choses que je préfère garder hors du giron familial.

Les *partys* s'enchaînent vendredi après vendredi. Je suis systématiquement la première qui enlève son linge pour se lancer nue dans la piscine. Celle qui propose qu'on se fasse des maillots en crème fouettée et qui lèche ensuite ladite crème fouettée. Je suis celle qui transforme son nombril en *shooter*, qui touche dans le *spa*, qui s'offre dans la douche. Il n'y a jamais personne qui veut aller assez loin pour moi.

Je ne suis peut-être pas suffisamment jolie. C'est dommage, j'ai la certitude d'avoir beaucoup à donner.



«Dès le premier coup de feu, tout le monde s'est jeté au sol. Le chaos dans le restaurant, je te dis pas. La majorité des gens se cachaient, mais il y en a quelques-uns qui rampaient vers la sortie. C'est ceux-là qui sont morts. Les tireurs de l'autre bord les voyaient trop bien, pow, pow, pow, facile. Moi, je comprenais rien. C'était fini avant même que je *catche* que c'était une fusillade. Il y avait du sang partout. J'en avais sur moi, mais pas le mien. C'était monnaie courante au Pérou, à l'époque. Les gens se sont relevés et c'est tout juste s'ils se sont pas remis à manger. C'était quand même moins pire qu'Haïti. Là, c'était quelque chose. Quand on sortait de l'aéroport, une voiture nous attendait, mais il fallait surtout pas baisser la fenêtre parce qu'un itinérant pouvait accrocher notre bras et couper notre poignet juste pour voler notre montre. Je te niaise pas! Ça jouait *rough*. Moi, ça allait... J'étais dans les bonnes grâces du gouvernement au pouvoir. Je soupais régulièrement avec des hauts placés qui s'ouvraient l'appétit en se racontant leurs meilleurs carnages. Des histoires de battues la nuit pour *gunner* les enfants sans domicile fixe ou encore de têtes de membres ennemis gardées dans le vinaigre, tu vois le genre? Je m'ennuie de ces voyages-là. En vérité, en vérité, je te le dis: c'est en se mettant en danger qu'on apprécie ce qu'on a. Tu connaîtras jamais la joie d'exister si tu fricotes pas un peu avec la mort, Fauve. Il est tentant, le confort, mais il te mènera nulle part. Si tu veux vivre, fais-toi peur. Fête-toi fort. Lâche jamais le gaz.»



«Quelle belle chanson, hein? J'ai toujours adoré Gerry Boulet. Impossible de rester de marbre en entendant cette voix-là. C'est celle de la souffrance. Elle te donne pas envie de t'exprimer l'émotion, toi?

— Ah non, pas vrai...

— Oh, oh... Oui, on dirait bien qu'il est là: le démon de la danse est arrivé, mesdames et messieurs!

— Le monde veut juste acheter du vin, sont pas ici pour regarder des gens danser.

— Envoie donc, un dernier *slow* avec ton vieux père.

— Tu dis tout le temps ça.

— OK d'abord, rien qu'un *slow* avec ton vieux père.»

Une SAQ, deux danseurs, *Le Chant de la douleur* et des passants qui se demandent ce qu'ils auraient dû faire différemment pour avoir une ado qui accepte de les aimer en public.



Je n'ai jamais reçu autant de cadeaux. Il doit y en avoir une vingtaine sous le sapin. Des boîtes immenses, d'autres plus délicates, toutes emballées avec soin et au moins quatre types de papier.

À l'intérieur, un Discman supercompact chromé, une tonne de livres, un joli bracelet avec un mot doux gravé sur la paroi qui rencontre mon poignet, des casse-têtes, des souliers de sport.

Comment il a fait?

Oh, c'est qu'il a battu le système. La taverne l'autre bord de la ville a une mince sélection de machines à sous, mais elles ont enfin payé. Il a fait deux mille piasses rien qu'en un soir.

Je ne savais pas qu'il jouait.

Je croyais qu'il me disait tout.

Est-ce qu'il avait déjà gagné avant?

Pourquoi il n'avait jamais aidé avec les factures de Maman?

IV

Je ne veux plus me battre avec toi
Je ne veux plus me battre avec toi



J'ignore complètement où j'étais dans la dernière minute. Ma mère est penchée sur moi, paniquée. Je suis étendue au sol, ma main brûle. C'est qu'elle a heurté la tasse de café posée sur la table, pendant que je tombais. Le liquide m'a coulé dessus.

La terreur dans son visage. Je ne me sens pas bien. Les convulsions reviennent, je replonge.

À l'hôpital, on ne comprend pas trop. Une crise d'angoisse? On me donne des calmants. Vingt minutes plus tard, je cours autour de mon lit en riant. Je continue pendant une bonne heure. Ça arrive avec les Ativan, des fois. Surtout chez les ados. On va essayer autre chose.

Rien n'y fait. Mon corps finit par se couvrir à nouveau de plaques rouges, c'est signe que ça va recommencer. Perte de conscience, chute, convulsions, soixante secondes de néant pour moi et d'horreur pour tout le monde autour. Surtout pour ma voisine de chambre.

Elle a dix-neuf ans et un cancer des ovaires. On vient de l'opérer, mais elle va probablement en mourir quand même. Elle me le dit en souriant.

Mon père nous rejoint. Il a fait la route dès que ma mère l'a appelé. Pas le temps de parler, une autre crise. Il sort de la pièce et vomit. Il ne pourra pas me voir tant que ce ne sera pas réglé. Ça lui fait trop peur, trop mal, il n'est pas fait pour rester droit devant la souffrance de la chair de sa chair. On continue les coups de fil de 19 h 40, mais on coupe le pont visuel, désolé.

Pour les sept prochains jours, ce sera donc ma voisine de lit, ma mère et moi, c'est tout. Humble groupe de combat capable d'un réconfort étonnant. L'une me raconte ce qu'elle fera de son futur si la vie lui en offre un pendant que l'autre me flatte les cheveux jusqu'au sommeil. Étrange cocon.

Scans, ponctions, résonance magnétique, échantillons, tout le *kit*. On ne trouve rien, on va me transférer dans un établissement spécialisé pour enfants. Adieu, voisine.

À Sainte-Justine, dans mon aile, je suis la seule qui ne soit pas hospitalisée pour un trouble alimentaire.

Je partage ma chambre avec trois filles. On a chacune un garde-robe. Le mien comprend un petit escabeau qui me permet de déposer des livres sur l'étage le plus haut. On m'a prévenue: elles vont tenter de me l'emprunter, mais je dois absolument refuser. Elles l'utilisent pour faire du *step* jusqu'à épuisement et perdre les calories qu'on les force à ingérer. Faut être ferme et dire non. Elles seront pas fâchées, elles connaissent les règles, elles ont rien qu'à arrêter d'essayer de les contourner.

Dans la salle de jeu, il n'y a que moi qui peux approcher de la table de ping-pong. Je dois prendre des préposés aux bénéficiaires comme adversaires, parce que les filles, elles, en profitent pour courir sur place et c'est pas aussi efficace que se faire vomir, mais ça permet de suer pareil.

À l'heure des repas, je me retrouve complètement seule. Les autres sont réunies pour une séance de thérapie autour de leur assiette. Je mange en regardant un quiz sur la petite télé qui coûte une fortune si on veut la brancher.

Je vis entourée de jeunes femmes qui travaillent vraiment fort pour se conformer à ce qu'on attend d'elles, quitte à en mourir. Je m'y sens étonnamment bien.

Dans les livres comme dans les films, on m'a appris que, lorsqu'on les laisse seules, les filles s'entre-dévorent. Elles sont orgueilleuses et jalouses, et il vaut mieux être du bord des hommes parce qu'elles vous écraseront aussitôt qu'elles le pourront. Pourtant, dès le jour 1, mes nouvelles colocataires veillent délicatement sur moi. Au point où elles ont élaboré un plan d'action qui fonctionne à merveille. Quand l'une remarque l'apparition de taches rouges, elle prévient les autres. Calmement, elles m'accompagnent vers mon lit tandis qu'une des patientes court alerter les infirmières. Je ne me blesse plus en tombant. L'ange gardien en céramique est remplacé par des ados très maigres dont le corps ne représente en rien l'étendue du cœur.

Du côté du personnel aussi, je suis protégée. Des préposées aux bénéficiaires arrivent à l'hôpital avant le début officiel de leurs heures de travail pour attendre derrière le rideau pendant que je prends ma douche. Leur horaire est chargé, mais elles savent à quel point je préfère me laver sous l'eau plutôt qu'à la mitaine. Et comme je dois être surveillée en permanence...

Je vis ma vingtaine de crises quotidiennes dans le confort et la sécurité. Des sentiments rares qui sont loin de me déplaire. Ce qui me plaît moins, par contre, c'est le fait que je suis filmée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Une caméra sur trépied est posée devant mon lit. On m'observe: est-ce que j'ai des spasmes la nuit? À quelle fréquence? Est-ce que je pleure, à l'occasion?

Parfois, mes nouvelles copines m'envient. D'abord, parce que je fonde à vue d'œil, ensuite parce que ma famille peut me visiter. Pas la leur. Leur trouble est en partie causé par leur entourage. C'est important de les en isoler temporairement. Les rares rencontres sont supervisées.

Moi, mes proches n'ont rien à voir avec mon état. On ne sait pas ce que

j'ai, mais je suis physiquement malade, pas malade dans la tête. D'ailleurs, il va encore falloir me transférer. Il y a des chercheurs à l'hôpital de Sherbrooke qui aimeraient me jaser.



Ici, la chose est différente. Je suis seule dans ma chambre et le personnel n'est pas particulièrement doux avec moi. Il semble m'ignorer. Les sourires sont rares, on ne m'accorde pas beaucoup d'attention. J'ai dû faire ou dire quelque chose de mal. D'ordinaire, les adultes m'aiment spontanément. Je suis dépourvue de repères devant ce qui n'est pas de l'hostilité, mais une simple distance. Je cherche l'approbation et on ne me laisse que des miettes d'interaction.

Ça fait cinq semaines que ma mère ne travaille plus. Elle est avec moi en tout temps. Elle se dévoue entièrement à ma maladie. J'ignore comment elle trouve l'argent nécessaire pour payer le loyer. Je soupçonne que ma sœur a quelque chose à voir là-dedans.

Notre vie a arrêté son cours. On s'enlignait pour foncer dans le mur, si je reste par terre, on va possiblement échapper à notre sort.

Scans, ponctions, résonance magnétique, échantillons, tout le *kit*. Une percée, cette fois. Je produis des anticorps qui attaquent ma glande thyroïde. Une maladie auto-immune qui touche surtout les adolescentes. Dans les trois derniers mois, j'ai grandi de pas loin d'un pied. Ma croissance dérègle mon système, c'est parfaitement sensé. On va me donner des hormones et ça va passer, mais la pédopsychiatre veut quand même me parler. Aujourd'hui. Avec ma mère, de préférence. Pourquoi pas tout de suite?

Une autre psy, il n'y a rien là. J'en ai vu quelques-unes, elles m'ont toutes félicitée pour mon impressionnante aisance à comprendre et nommer les rouages de mon cœur. Je devrais arriver à la gagner rapidement, elle aussi. Le chat et la souris, sauf que le minou est trop ferré en détresse ordinaire pour détecter celle qui s'est insidieusement transformée en essence.

Son bureau ressemble davantage à une salle d'attente de dentiste qu'à un lieu qui inspire la confiance aux enfants malades. Ni jolis cadres, ni jouets, ni couleurs vives. Deux chaises posées devant un divan, dont une un peu en retrait, vers la droite. Un homme barbu y est déjà. Il ne se présente pas quand Maman et moi entrons. En fait, il ne dit pas un mot de toute la consultation. La pédopsychiatre, elle, nous salue froidement avant de nous demander de

nous asseoir.

«Alors, ton père va mourir, si j'ai bien compris, Fauve?

— Oui, on sait pas quand, mais plus tôt que tard.

— Tu as hâte?

— Pardon?

— As-tu hâte qu'il meure?»

Ma mère l'interrompt, lui souligne l'étrangeté de la formulation. On lui répond de se taire, s'il vous plaît.

«Non, je veux pas qu'il meure, voyons.

— Ça se pourrait. Tu vis beaucoup de stress tous les jours, tu dois être tannée.

— Non.

— Moi, je pense que tu es tannée.

— Ah bon.

— Ça ne m'étonne pas que tu refuses de l'admettre.

— Peut-être que je veux juste pas que mon père parte.

— Peut-être que tu mens, aussi.

— On est pas ici pour parler de ma maladie?

— Tu sais ce que tu aimerais étudier, au cégep, Fauve?

— Oui, je vais m'inscrire en arts et lettres.

— Comment ça se fait que tu le saches déjà? T'as juste quinze ans.

— On a des cours de choix de carrière à l'école. C'est pas si bizarre.

— Et tu as une idée de ce que tu veux faire comme job?

— J'aimerais être journaliste.

— Évidemment, tu le sais déjà.

— Je vois pas en quoi c'est grave.»

Le gros barbu qui me fixe sans placer un mot et mon poulx qui s'accélère.

«Tu veux savoir ce que je pense? T'as besoin de tout contrôler. T'es pas capable d'être confrontée à l'inconnu.

— Au contraire, j'ai l'impression de vivre avec lui depuis un bon bout. La mort, c'est pas mal l'ultime inconnu, non?

— Si tu le dis. J'imagine que tu es convaincue que tu vas avoir un appartement d'ici peu?

— Oui, je vais déménager à Montréal après mon secondaire cinq.

— Impossible.

— Pardon?

— Tu ne pourras pas vivre loin de tes parents.

— Ma sœur le fait et des fois je vais la voir. Je suis bien, dans ce temps-là. Je vais être capable.

— Qu'est-ce qui te pousse à croire que tu sauras vivre seule?

— Je le sais, c'est tout.

— Tu te le fais croire, plutôt.»

Franchement! Ma mère, à nouveau. La psy la regarde et lui répète sèchement de la laisser faire. Sa façon de lui parler me trouble.

«Je crois que t'as aucune idée de comment vivre seule. Et c'est exactement ce qui te cause de l'angoisse, en ce moment.

— Je n'ai pas d'angoisse, je suis malade.

— T'es malade parce que ça te donne de l'attention.

— Pourquoi vous me parlez de même?

— T'es trop protégée, on ne t'a jamais permis de devenir autonome.

— On m'a pas beaucoup protégée, honnêtement. Je ne sais vraiment pas à quoi vous faites référence.

— T'as l'impression de choisir beaucoup de choses, dans la vie? Qu'est-ce que t'as décidé librement, récemment? Donne-moi un exemple.

— J'sais pas, mon déjeuner? C'est qui, lui?

— Tu paniques parce que ton père va mourir, Fauve.

— T'es qui, *man*?

— Et en ce moment, t'es bien dans la maladie parce que ta mère est près de toi. L'hôpital vous permet d'être proches. C'est pas sain.

— Pourquoi tu parles pas, monsieur?

— Elle n'est pas beaucoup là d'habitude. Ça te donne une mère et ça tombe bien, parce que bientôt t'auras plus de père.

— N'importe quoi.

— T'es-tu déjà choquée, Fauve?

— Quoi?

— As-tu déjà crié après quelqu'un?

— Non.

— Pourquoi tu ne me cries pas après? Je le mérite, non? Je t'affirme que t'as hâte que ton père meure. Je te dis que je le sais.»

Je garde le silence.

«T'as besoin de pogner les nerfs. C'est pas compliqué.»

Finalement, c'est ma mère qui pète les plombs. Elle hurle qu'elle va porter plainte en déontologie, qu'elle ne laissera pas sa fille une seconde de plus avec une folle comme elle et que si le barbu continue à la regarder comme ça, elle va le *puncher*. Qu'il parle, esti! C'est qui, lui?

Elle prend ma main et me tire hors du bureau. Les néons du couloir m'aveuglent, j'ai le cœur au bord des lèvres, mes jambes peinent à me supporter. Je ne fais pas deux pas avant de laisser la rage s'emparer de mes membres. Je tremble comme une feuille et ça sort. Fort.

«La crise de conne. Qu'elle meure. Qu'elle *fucking* crève.»

Je ne ferai plus la moindre crise. Et on ne me donnera même pas d'hormones.

V

*Et même si je pense à toi
Jamais je ne reviendrai*



Je travaille dans une pizzeria deux soirs par semaine. Je m'occupe des commandes téléphoniques, du *take-out* et de nettoyer les tables cochonnées par les clients. Je hais les groupes d'enfants, c'est toujours dégueulasse sous leur chaise.

Quand il entre, je comprends pour la première fois l'expression «les genoux m'ont lâché». Il est fort et blond et ses lèvres. Ses lèvres.

Une fille que j'ai déjà croisée dans des *partys* l'accompagne. Elle est pas mal plus vieille que moi. Fauve, tu connais Sam? Non. C'est parce qu'il habite à Montréal depuis quelques années. On a étudié ensemble, dans le temps. Salut, Sam. Salut.

Je m'éloigne en savourant la certitude que, ce gars-là et moi, on n'aura pas besoin de bouteille pour que ça se passe.

Le lendemain, il m'appelle. Elle lui a donné mon numéro, il espère que c'est correct. Tellement. J'ai-tu déjà conduit un char? Il pourrait me montrer. Bonne idée.

Pendant que le soir tombe, je fais des *burns* maladroits dans le stationnement de la polyvalente. À 19 h 40, je ne réalise même pas que je suis loin de mon téléphone.

Il me ramène chez ses parents. On pourra regarder un film tranquilles au sous-sol. À la trentième minute, il m'embrasse. À la trente et unième, j'accède enfin à ce que j'attends depuis si longtemps.

Mon pouvoir.



Je l'aime et il m'aime aussi. Il a six ans de plus que moi, termine son université et me traîne toutes les fins de semaine dans les merveilles de Montréal. Ma mère débourse hebdomadairement quarante dollars pour me permettre de prendre le bus et de vivre mon union transmunicipale. Une somme importante dans son budget de travailleuse monoparentale, dont je la prive sans me poser de questions.

Je fais de cette passion naissante une priorité familiale.

Nécessairement, je passe moins de temps avec mon père. Je ne vais plus chez lui qu'un ou deux soirs par semaine, après l'école. Ceux où je ne suis pas à la pizzeria. Ça ne laisse pas grand place à la spontanéité.

De toute façon, ces temps-ci, il est trop fatigué pour jouer. Nos activités se sont lentement transformées. Davantage de Camus, de Nelligan, de Miron, de Plume. Moins de parades. Moins d'alcool aussi. Il n'en boit plus depuis qu'il vomit la moindre gorgée.

Difficile de dire si c'est la sobriété ou la maladie qui ralentit ses excentricités, mais chose certaine, je découvre un homme différent. Comme trempé dans l'amertume. Je m'ennuie de celui qui sortait d'un conte imaginé sur le LSD.

Il ne cuisine plus beaucoup non plus. Ça demande trop d'efforts. Tout lui tire trop d'énergie. D'ailleurs, il me l'annonce devant des bâtonnets de poisson en boîte: il va déménager. On vivra encore en HLM, mais je ne suis jamais là et il a de la misère avec les marches, donc il va s'installer dans le petit un et demie en arrière. Quand je viendrai, je pourrai dormir sur le divan, on s'arrangera.

C'est le début de la fin, on ne se le cachera pas.



«Une autre fête? T'es certaine que ça te tente d'y aller? Je veux dire, tu le fais peut-être juste parce que c'est ce qu'on attend de toi. À quinze ans, c'est ce qu'on fait, on se soûle et on court à gauche et à droite et on vole des chars et on passe une nuit en prison. Mais à quinze ans, d'habitude, on a pas un père qu'on le sait qu'il va mourir. Et je veux pas te faire culpabiliser ou rien, mais t'es consciente qu'il m'en reste pas pour longtemps? Il nous reste peut-être juste une dizaine de fois à se voir, une dizaine de soupers pour parler, une dizaine de rues à traverser main dans la main. Des *partys*, t'en auras combien encore? Tu crois pas que tu vas avoir en masse le temps de te péter la face avec tes chums? Je comprends pas pourquoi tu déciderais de le faire ce soir, alors que c'est possiblement notre dernier soir. C'est pour ça que je te répète: es-tu certaine de vouloir y aller, Fauve? Si c'est ce que tu souhaites du plus profond de ton cœur, vas-y, hein. Je serai pas fâché, je vais pas pleurer ton absence. Des fois, c'est juste que je me demande si tu prends la pleine mesure de ce qui arrive. Et j'ai pas envie que tu sois rongée par les regrets à ma mort. Que dans dix ans, tu repenses à ce *party* et que le souffle te coupe quand tu vas comprendre que c'était notre *last call*, mais que t'as choisi de le passer avec des petits cons qui essayaient de *spiker* ton verre sans que tu t'en rendes compte. Ce que je veux dire, c'est que tout est un choix. Tu peux y aller ou tu peux rester avec moi rien que pour ce soir, s'il te plaît, je pense que je commence à avoir peur.»



Le studio est décrépit. C'est le retour au demi-sous-sol sombre, une belle boucle dans le fil du tragique. Il s'est départi de la majorité de ses meubles et de ses discutables objets de collection. Il n'y a même pas assez de place pour les livres. Dormir là, c'est une incursion dans la misère.

J'espace de plus en plus mes visites. Chaque fois que je reviens, il a dé péri. Des tétines étranges commencent à pousser sur ses joues. Elles se nécrosent et finissent par tomber. En attendant, il les camoufle avec un *plaster*. Il enfle beaucoup, aussi. Lui qui a toujours joui d'un corps svelte a aujourd'hui le visage gonflé et les membres larges. Mon père a soixante-six ans, il semble en avoir quatre-vingts.

Une infirmière passe chaque matin lui bander la jambe droite. Elle couvre une plaie qui sort d'on ne sait où et dont émane du pus. Une canne l'aidera à se déplacer. Il faut qu'il essaie de bouger.

Le cancer est revenu. Il ne s'endormira pas, cette fois. La chimio nous fera gagner du temps, mais elle ne réglera pas le problème. Au fond, ce n'est pas comme si on avait déjà cru pouvoir en venir à bout, du problème. Mon père accepte le traitement.

Ça l'épuise. C'est visible, il ressort de là complètement à terre. On ne trouve plus la moindre trace de sa douce folie. Juste un corps fatigué qui essaie de mourir tranquille. Après six séances, il abandonne. Tout goûte le métal. À quoi ça sert de vivre encore un an si on ne peut rien savourer?

J'accepte sa décision avec calme. Je me suis préparée toute ma vie pour ça, je ne peux pas feindre la surprise. En fait, je me sens étrangement spectatrice. Je croyais que sa mort m'inspirerait, que je partirais avec lui. Maintenant qu'elle se profile, je l'observe. Désarmée, oui, mais pas happée de plein fouet. Il y a une distance étonnante, insoupçonnée. C'est comme si je choisissais de le laisser couler.

Et quand c'est moi qui deviens naufragée, dans mes rares crises de désespoir, c'est ma sœur qui me prend dans ses bras. Qui me flatte les cheveux jusqu'à ce que j'arrête de crier. Qui me jure que tout va bien aller.

Jamais elle ne me fait sentir que mon père n'a rien d'un héros. Elle m'offre la lumière qu'il s'est pourtant évertué à lui enlever.

Pourquoi?

On n'a pas connu le même homme, mais rien ne l'oblige à adhérer à ma vision. Peut-être se fait-elle protectrice parce qu'elle sait trop bien ce que c'est que de vivre sans garde-fou. Peut-être qu'elle n'arrive pas encore à nommer l'abus, peut-être qu'elle est allée jusqu'à l'internaliser. Qu'elle en est venue à croire qu'elle le méritait.

Mon père, il est bon pour rentrer des affaires dans des têtes. Je me demande pourquoi c'est de l'amour qu'il a décidé d'enfoncer dans la mienne. Je me demande, surtout, s'il aurait fait le même choix si on n'avait pas passé notre vie à mourir.



La partie le fun dans le fait d'avoir un père agonisant, c'est qu'on peut aller se chercher un capital de sympathie assez intéressant. Je manque d'attention? Je n'ai qu'à dire que Papa a lâché la chimio pour recevoir un câlin de qui je veux à l'école. N'importe qui. Le concierge, si ça me tente.

Je n'ai pas envie de faire semblant que je suis ici pour honorer la fêtée et non pas pour la fontaine de fromage fondu que ses parents ont louée pour le *party*? Ma face de bœuf est pardonnée, voyons. On ferait pareil si notre père était un zombie.

Louis-José Houde est la seule personne qui m'a fait rire depuis deux semaines? Je vais lui écrire. Je n'aurai pas l'air d'une fan pathétique, je suis une âme en peine qui veut juste dire merci.

Un monde de possibilités et de bons sentiments s'ouvre à moi.

Je prends ce qui passe.



Il a perdu la vue. Ça n'a pas tout à fait duré une journée, mais pendant un moment il est devenu aveugle. C'est un signe. Bienvenue aux soins palliatifs.

Cette fois, c'est vrai. Trois mois, tout au plus.

Il me dit qu'il est prêt, que tout roule comme prévu. Je ne le crois pas. On l'intube de partout simplement pour diminuer la douleur. Je ne vois pas dans quel monde ce serait synonyme de succès. On se prépare pour une traversée du désert au bout de laquelle il n'y aura pas une crisse d'oasis. Mais je souris et je réponds que oui, oui, bien sûr, tout va être correct, je sais.

Dès le Jour 1, je cesse d'aller à l'école. Je suis une première de classe, les profs n'en font pas de cas. Chaque jour, je me rends plutôt à l'hôpital.

Sur sa table de chevet, il y a un carnet rouge. Les amis de passage y laissent un mot: «Il dormait, il semblait paisible — Il a marché un peu — On a ri beaucoup — Il avait mal au ventre — Je l'ai toujours aimé — Lâche pas — Qu'est-ce qu'on va faire sans lui, hein?»

Un carnet de bord d'agonie.

Ma sœur nous visite au moins une fois par semaine. Mon père le percevrait peut-être comme une rédemption s'il était capable de remords. Pas encore revu Matante, par contre.

Cette chambre devient le dernier théâtre de nos «T'es pas *game*». Je me promène avec des pantoufles d'hôpital minces et bleues à titre de gants, il commande du St-Hubert aux infirmières, je monte régulièrement la garde devant sa porte pour m'assurer que personne n'entre tandis qu'il enchaîne les cigarettes et rejette leur fumée avec peu de discrétion par la fenêtre entrouverte. On s'amuse comme on peut.

Le dernier album de Jean Leloup joue en boucle. On en chante les paroles pour passer le temps. On pourrait difficilement choisir guide plus approprié pour l'ultime voyage de mon père.

Je décoze les lieux. Sur le mur en face du lit, je pose fièrement ma photo de finissante. Je suis soulagée qu'on l'ait reçue avant la fin des classes, autrement il ne l'aurait jamais vue. Pour le cliché, je me suis

exceptionnellement aplati les cheveux. J'ai l'air d'une autre personne. D'une finissante, j' imagine.

Un mois passe. Au début, c'est un défilé continu, or, plus sa condition se détériore, moins l'entourage répond présent. C'est trop difficile de le voir comme ça. Ma mère, elle, est tout le temps là. Elle est exemplaire quand vient le temps de prendre soin des gens malades, elle s'y dévoue complètement. Même ses anciens maris.

Il se réveille peu. Quand il y arrive, il est la plupart du temps plongé dans un délire de barbituriques. Il raconte des trucs insensés: des histoires de banquets extraordinaires auxquels mes grands-parents nous convient ou encore de montgolfières faites de selles humaines qui explosent et répandent le chaos gastrique partout sur terre. La ligne entre la réalité et ses dérivés est plus poreuse que jamais. J'en viens à prendre tout ce qu'il me dit comme le résultat d'un *badtrip*.

«Ils sont beaux, tes cheveux plats, Fauve.

— Oh, ça, c'est une photo, Papa. Ce n'est pas moi pour vrai. Regarde, moi, je suis ici, avec mes boucles en bataille comme d'habitude.

— Ben là, crisse, je le sais ben. Je peux faire la différence entre un humain pis une photo. Sont beaux, tes cheveux plats *sur la photo*, Fauve.»

Je passe du rire aux larmes au moins dix fois par jour. Le temps s'écoule lentement. Une étrange parenthèse dans le cours d'une toute petite vie.



Il n'a plus le droit de boire. On n'a qu'un bâton au bout duquel est collée une éponge bleue pour l'hydrater. Il s'agit de la tremper dans l'eau, puis de la passer délicatement contre ses lèvres fissurées.

Ça fait maintenant douze ans que j'arrache des bouts des miennes. Nos bouches se ressemblent pour la première fois.

Je n'écoute pas les consignes. Plutôt que de la glisser doucement, j'appuie de toutes mes forces sur l'éponge pour en faire couler des gouttes. Il a soif, c'est inhumain. J'exige de le voir avaler de l'eau.

Il n'a pas mis un pied dehors depuis six semaines. Une neige fine tombe depuis quelques heures. Côté météo, il n'y a pas à dire, on a droit à une version très bucolique du temps des fêtes. Il veut toucher aux flocons. Je suis d'avis qu'il mérite autant une dernière tempête qu'un verre d'eau.

Je trouve un fauteuil roulant avec la complicité d'une préposée. Elle m'aide ensuite à lui faire prendre place dedans. Le transfert le laisse essoufflé, mais jovial. Il est trop enflé pour enfiler son manteau. Un *jacket* d'enfant que tenterait de porter un géant. On l'ensevelit sous les couvertures, lui visse une tuque de père Noël sur la tête et se dirige vers les ascenseurs.

Quand les portes s'ouvrent, la préposée m'indique que ce moment-là nous appartient rien qu'à nous deux. Elle me refille discrètement une bouteille d'eau, nous lance un clin d'œil et tourne les talons.

Dès que les premiers flocons se déposent sur son visage, mon père éclate de rire. Sa tête est penchée vers le ciel et sa bouche, grande ouverte. Il les mange. Je ne l'ai jamais vu si heureux qu'en train de mourir en décembre. Quand je lui tends la bouteille, il boit de minuscules gorgées, presque rien. C'est le plus beau des cadeaux, qu'il me dit.

Les premières neiges me ramèneront invariablement à cet instant où j'ai constaté la vulnérabilité de mon héros.

Son immense et magnifique faillibilité.



Il veut dire au revoir à mes amies. Dans un rare moment de lucidité, il me demande de les rassembler.

Deux heures plus tard, elles sont toutes là, sourire désolé aux lèvres et brume dans le regard. Même là, la légèreté les embrasse. Leur lumière m'est salvatrice. Et tandis qu'elles se rejoignent autour de son lit, il leur dit qu'il les aime, qu'elles iront loin, qu'elles ne doivent jamais renoncer à leur bonheur ou, pire, faire passer celui d'un homme avant le leur, que ce serait gentil qu'elles veillent sur moi. Il verse alors les seules larmes que cette chambre verra de sa part.

Il ne pleure même pas quand il me demande comment on fait pour mourir. Parce que c'est ce qu'il veut, mais il n'y arrive pas. Est-ce que je pourrais aller demander à une infirmière? Peut-être qu'elle le sait, elle, comment on fait pour mourir.

Je vais lui poser la question, Papa. Mais là, elle est occupée.



Je n'ai jamais passé Noël avec mon père et ce n'est pas son dernier qui fera exception. J'étouffe. L'odeur de désinfectant et de maladie me colle à la peau. Je n'en peux plus de ces murs. L'anxiété est en train de me bouffer. J'ai envie de tout casser, de tout baiser.

Mon corps a besoin d'un arrêt complet ou alors d'une puissante secousse. Quelque chose de grand qui va le réanimer, le faire exister en dehors du deuil. Je ne peux pas rester, ce soir. Si je le fais, c'est moi qui vais mourir.

Ma mère va le veiller, c'est correct.

Je croise une chorale en me dirigeant vers la sortie. Des bénévoles chantent des cantiques aux patients. Ils se travestissent en famille d'un instant pour les abandonnés. Mon père en fera partie et c'est de ma faute. Je n'arrive même pas à ressentir la honte. Je ne sens plus rien.

Je passe finalement ce 24 décembre dans ma chambre à boire et à faire l'amour. Le corps de mon partenaire est ce qui me ramène au réel. La bière est ce qui me permet d'oublier que ledit réel ne se résume pas à des chairs bouillantes.

On a déjà vu meilleure crise d'adolescence, je sais. C'est toujours bien un début, que je me dis.

La sexualité est tout ce qu'il me reste. De toutes les formes de pouvoir qu'on m'a inculquées, elle est la seule qui puisse m'aider à trouver de l'air dans ce tsunami. Je me masturbe partout. Dans les toilettes de l'hôpital, dans un lit de camp à côté de mon père inconscient.



Il n'a pas ouvert les yeux depuis quatre jours. Le coma est profond. Son visage est gris, les sons émis par ses respirations effraient.

On veut me préparer à son départ imminent. La travailleuse sociale m'informe quant aux différents groupes d'entraide que je pourrais joindre: il y en a pour la famille, d'autres pour les enfants, il y en a où je ne suis même pas obligée de parler si c'est ce que je préfère. Elle me rappelle ce que je vais traverser – choc et déni; douleur et culpabilité; colère; marchandage; dépression; reconstruction; acceptation. Elle semble ignorer que j'ai connu ça mille fois. Que c'est le scénario qui régit ma vie depuis mes deux ans. Sept étapes en boucle, une mort attendue à la fois.

Mon deuil est ailleurs. Elle est où, l'envie, dans ta charte niaiseuse? J'ai envie que ça finisse, comprends-tu?

J'ai pas besoin qu'on m'aide à me préparer, j'ai besoin qu'on m'aide à le tuer.



Ce n'est pas une nouvelle facile à m'annoncer, mais je dois l'entendre. Ça va se passer dans les prochaines heures, selon la docteure. S'il me reste quelque chose à lui dire, ce serait le moment.

Je n'hésite pas une seconde.

J'aimerais ressentir de la culpabilité, de la peur, du regret, n'importe quoi pour me déchirer le ventre de douleur, mais ce n'est pas le cas. Seul le calme inhérent à l'assurance m'habite. J'ai besoin d'une fin. Pour lui, c'est certain. Lui qui souffre et qui demande que ça cesse. Mais pour moi, surtout. Si je ne me sors pas maintenant de ce vortex, il va m'avalier. Papa va m'avalier tout rond. J'ai besoin de sa fin et je ne m'en veux pas.

Il a réussi.

Il a fait de moi l'égoïste dont il rêvait.

J'entre dans la chambre, je referme la porte et m'avance vers mon père. Je m'assieds sur son lit, prends ses mains dans les miennes, j'en caresse tendrement la peau fripée et je lui balance tout.

Je ne reviendrai plus le voir. Je n'y arrive simplement plus. J'aimerais qu'il meure, cette nuit. Je lui accorde la permission. Mieux, je le lui demande officiellement.

S'il te plaît, meurs, Papa.

Je ne sais pas exactement comment je vais faire encore, mais je vais m'en sortir sans lui. J'ai de l'amour en réserve pour survivre pendant des décennies, rien qu'avec ce qu'il m'a donné. Je souhaite juste être capable d'en offrir aussi. J'espère que l'abandon n'est pas dans mon sang. Que je ne vais pas décâlisser chaque fois que ça ne va pas comme je veux. Que ce ne sera pas plus facile d'anéantir que d'adorer, de détruire que de bâtir. Que dans toute notre mégalomanie, je vais arriver à un moment donné à quelque chose qui ressemble à de l'équilibre.

Je vais être obligée de tuer une partie de lui si je désire vivre. Une bonne portion de ce qu'il m'a rentré dans la gorge. Je ne veux pas qu'il s'en veuille. Je le comprends d'avoir fait ça. Je ferais sûrement pareil si je mourais à petit

feu. Moi aussi, j'essayerais d'outiller ma fille. Ou de perdurer à travers elle, je ne sais plus trop. Je ne lui en veux pas, mais faut que je le vomisse sinon ça va me pourrir. Je vais l'exécuter, même si je l'aime. Je l'aime tellement. Il le sait, hein? Je vais le tuer pareil. Il n'a pas tout fait tout croche, mais il n'a pas été parfait non plus. Il a essayé, je le réalise. Je suis peut-être la seule qui l'a connu dans sa bonté. Dans l'immensité de son cœur. Je donnerais tout pour m'y baigner encore, mais ce n'est pas possible. On n'a plus le temps. On en a déjà volé beaucoup, c'était une belle *run*. Je n'en aurais pas voulu une autre, je le jure.

OK, je m'en vais, maintenant. Je t'aime. Je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime tellement.

J'embrasse mille fois son visage rendu humide par mes propres larmes.

En me relevant, je les remarque.

Ses yeux, ils sont ouverts.

Je quitte la chambre sans me retourner.



On ne voit rien devant. La neige tombe en mur compact. Je la traverse de peine et de misère, le souffle haletant, la face mouillée et les membres engourdis. Je n'arrive pas à apercevoir mes pieds, pourtant pas si loin. C'est la tempête du siècle.

Les rues sont vides, nul être le moindrement sain d'esprit n'oserait s'aventurer dehors. Si ça continue, les maisons seront recouvertes de congères d'ici quelques heures. Personne ne pourra plus en sortir. Et avec ce froid, les bancs de neige gèleront, c'est assuré. Ils devraient s'enfuir, les gens, c'est la seule solution s'ils veulent survivre. Mais ils ne s'en rendent pas compte, trop occupés à croire que la mort, c'est pour les autres. S'ils savaient.

Moi, je réalise tout ça. Donc, moi, je les écouterai faire quand, demain matin, ils sortiront marteaux et pics dans l'espoir de détruire leur tombeau. Ils gratteront la glace jusqu'à en perdre leurs ongles, pourtant ils n'arriveront qu'à en chatouiller la surface. À un certain moment, la neige aura cessé, je m'en serai fait un manteau et, plus les jours passeront, plus les sons seront rares. Tous seront morts d'épuisement ou alors asphyxiés par l'hiver dans leur propre chaumière. Certains auront baissé les bras bien avant, se plongeant la tête dans le four pour en finir confortablement.

Au printemps, les portes se dévoileront enfin après des mois de mystère. Je n'aurai qu'à en tourner la poignée pour accéder à des milliers de joyaux. Bijoux, meubles *mid-century*, toiles et DVD. J'établirai ma demeure sous chaque toit. Celui-là sera ma cuisine, cet autre ma chambre et celui à gauche ma salle de lavage. Je transformerai l'hôtel de ville en fosse commune et la ferai brûler pour me garder au chaud jusqu'à l'été.

J'aurai dompté tous les animaux sauvages du coin: écureuils, chouettes et cabots. S'il y a des survivants, nous en ferons nos esclaves.



Je me réveille en sursaut. Le cadran affiche 5 h 20.

Chéri?

Faut se lever.

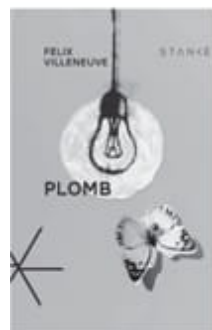
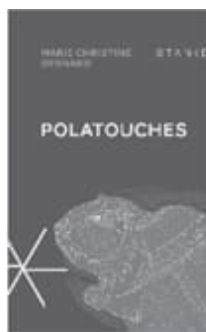
Mes pieds, ils ont piqué.

Remerciements



Merci à Marie-Eve Gélinas pour l'édition. À Feu doux et Alexandra Stréliski pour la trame sonore de ma rédaction. À Amélie et Martin pour le décor enchanteur. À ma famille, pour le soutien et l'amour plus fort que tout. À mon chum, d'être un si bon père pour Nouné-Alexandre Gallagher — que je remercie quant à lui pour sa simple existence. À Kim, pour le coup de pied au derrière (encore). À celles et ceux qui ont posé un premier regard sur mes mots: Josianne, Louise, Pier-Xavier, Annie-Claude, Marie-Christine, Marc-André, Amélie, Louis-Pierre, Claire et François-Olivier. Et, surtout, aux lecteurs et lectrices de *Ton absence m'appartient* qui m'ont encouragée à fouiller mon histoire, malgré les craintes, la pudeur et tous ces autres prétextes un peu niais.







Restez à l'affût des titres à paraître
chez Stanké en suivant Groupe Librex:
facebook.com/grouplibrex

edstanke.com

« Mon père, il est bon pour rentrer des affaires dans des têtes. Je me demande pourquoi c'est de l'amour qu'il a décidé d'enforcer dans la mienne. Je me demande, surtout, s'il aurait fait le même choix si on n'avait pas passé notre vie à mourir. »

Le père de Fauve se révèle là où le magnétisme rencontre la dureté. Il attire pour mieux anéantir, fait des enfants pour les abandonner, n'avance que pour jouir. Jusqu'à ce que la maladie frappe. Se sachant condamné, il retourne vers son unique fille pour en faire sa dernière femme, son plus important projet. Fauve devra grandir avec l'angoisse du deuil, les fins du monde qui s'enchaînent et l'ambiguïté d'un amour aussi vaste que corrompu.

Rose-Aimée Automne T. Morin explore dans cette autofiction la mort et ses perversions. Une incursion déchirante au cœur de la famille, du pouvoir, du désir, de la rédemption et des responsabilités auxquelles on choisit de faire face. Ou non.



Rédactrice en chef du magazine *URBANIA* de 2015 à 2018, Rose-Aimée Automne T. Morin y signe toujours des reportages et anime deux séries sur la plateforme web du même nom. Elle collabore également à plusieurs projets télévisuels et radiophoniques. Son récit *Ton absence m'appartient* est paru en 2019. *Il préférerait les brûler* est son premier roman.

